

# Concours d'écriture de la ville de Senlis

# BONNE NOUVELLE

du 3 septembre 2018  
au 12 janvier 2019

Règlement à télécharger sur [www.ville-senlis.fr](http://www.ville-senlis.fr)



# Règlement

## Article 1

Ce concours se déroule **du lundi 3 septembre 2018 au samedi 12 janvier 2019**. Il est ouvert aux collégiens, aux lycéens et aux adultes du territoire français. Une seule participation par personne est acceptée.

Le thème est : **Bonne nouvelle**

## Article 2

Écrivez un texte (lettre, nouvelle, poésie, BD...) qui répondra obligatoirement aux contraintes suivantes :

- 1) **Donnez un titre** qui n'est pas celui du thème du concours
- 2) **Insérez et soulignez obligatoirement : « Bonne nouvelle » et au moins trois des mots suivants** : nonobstant, dauphin, opéra, entourloupe, crasse, racine
- 3) **Présentation** de 2 pages A4 maximum, si possible imprimées en recto-verso, dactylographiées, police Times New Roman 12 pts, sans agrafe.

## Article 3

**Le texte anonyme et le bulletin d'inscription ci-dessous sont à rendre, sous enveloppe, entre le 3 septembre 2018 et le 12 janvier 2019.**

- Pour les adultes et pour les jeunes extérieurs non scolarisés à Senlis :  
Bibliothèque Municipale 1 rue Bellon  
60300 Senlis

- Pour les jeunes scolarisés à Senlis :  
CDI de leur établissement

## Article 4

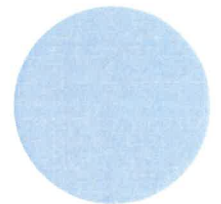
Les **résultats** seront proclamés le **vendredi 15 mars 2019 à 19h**, salle de l'Obélisque, route de Creil. Tous les participants y sont invités.

Les gagnants autorisent la lecture et la publication de leur texte. Le fait de participer au concours implique l'acceptation du présent règlement.

---

## Bulletin d'inscription au Concours d'écriture 2018-2019 de la ville de Senlis

**Thème : Bonne nouvelle**



Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Téléphone ... / ... / ... / ... / ... Email .....@ .....

### CATÉGORIE (Cochez)

Collégiens 6°-5°      Établissement : .....

Collégiens 4°-3      Établissement : .....

Lycéens      Établissement : .....

Adultes

L  
208.02  
CON

## COLLEGIENS

### **1<sup>er</sup> PRIX**

Augustin GUEGAN – C14

### **2<sup>e</sup> PRIX**

Charline BOBINET – C6

### **3<sup>e</sup> PRIX ex-aequo**

Sabine CARLIER – C4

Calypso HOUGRON – C5

### **Finalistes**

Camille CHARIER – C3

Jessica SABATTE – C7

Ben ANTINUCCI – C8

Nathan OLIVIER - C13



Bibliothèque municipale  
de Senlis

N° de notice : .....

N° d'inventaire : B4332





## Optimismania, 2049

Jules ne pensait plus qu'à l'arrivée de son cousin Anthony. Ce dernier était sur le point de revenir d'une excursion dans l'espace, à l'intérieur d'une capsule de voyage. Le garçon imaginait déjà la courbure régulière de la Terre, de l'atmosphère, cette fine couche bleutée dans le noir sidéral... Anthony lui avait promis de filmer la planète bleue. Le jeune homme allait pouvoir retranscrire la vidéo sur son casque à réalité virtuelle, et vivre l'expérience comme s'il était en direct. Que la vie était belle !

Le garçon enfourcha son vélo, et se laissa porter vers le centre-ville d'Optimismania. Les arbres – on en comptait des milliers – formaient une forêt dense au-dessus des bâtiments. De longues pistes cyclables parfois submergées par les racines serpentaient dans le sous-bois, et des odeurs d'humus se dégageaient du sol. On se serait cru en pleine campagne. Des haut-parleurs, qui imitaient la forme d'un fer à cheval, diffusaient les bonnes nouvelles de la journée. Le gouvernement, qui se réclamait de vive voix du *Parti Enchantiste* avait exigé qu'un maximum de bonnes nouvelles soit publié chaque jour. On n'entendait plus jamais de faits divers inquiétants, à croire que le monde était parfait. Ce qui était moins agréable, en revanche, c'était de devoir sourire le plus largement possible en présence de Gardiens de la Joie, quelle que soit l'humeur du jour. Mais ces vigiles, qui faisaient le nécessaire pour que tout le monde se sente heureux, joyeux, ravi, béat avaient au moins le droit au sourire des passants... Ils étaient d'un dévouement sans faille aux habitants d'Optimismania.

« Première bonne nouvelle, lança une voix chaude et rassurante à travers le haut-parleur, à partir de cette seconde, les articles des commerces d'Optimismania seront gratuits. Deuxième bonne nouvelle : le rolhier d'Europe, oiseau rare, a été réintroduit sur le territoire. Troisième bonne nouvelle : ... » Jules se demanda un instant à quoi pouvait bien ressembler le rolhier d'Europe et se souvint que son cousin était incollable en ornithologie. Il le lui demanderait.

Mais déjà le jeune homme arrivait aux potagers municipaux, installés sur le parvis de la cathédrale. De hauts dômes de verre montés sur un enchevêtrement de poutrelles de métal chauffaient l'intérieur, optimisant ainsi les productions de fruits et légumes. Une longue bannière était étendue devant la structure. On pouvait y lire en grosses lettres roses le slogan suivant « La magnifique construction de notre bienfaiteur Felix Radieux de Bien-aise...enfin en service ! » L'affiche était marquée du logo de la ville : un dauphin rieur traversant un cerceau.

Le garçon contournait le musée d'art et d'archéologie lorsque les cris d'un commerçant fusèrent. Il vantait ses produits bon marché : « Elles sont belles mes sauterelles ! Cinq euros le kilo ! » Soudain, un Gardien de la Joie saisit le vendeur par la veste, et Jules lut sur ses lèvres une menace. Les denrées étaient devenues gratuites à la seconde où le haut-parleur l'avait déclaré. Le vendeur interpellé pâlit. Depuis quand brusquait-on les commerçants ? C'était contraire aux valeurs fondamentales du gouvernement ! Jules allait presque reprocher au vigile son inconduite, se rappelant de l'article 7 du Code de l'Attitude Sympathique du Bon Citoyen, mais il se tut, et sourit comme on n'avait jamais souri à Optimismania. Attenter au respect d'un Gardien de la Joie était sévèrement puni de trois mois de « non contact avec des individus bienfaisants ». L'article de loi était quelque peu obscur, mais Jules avait toujours eu peur d'en connaître la véritable signification. Mieux valait l'ignorer.

Le garçon passa devant une échoppe. Les vers de farine gigotaient sur l'étal. C'est ainsi qu'il les préférait : frétilants en bouche, craquants et légèrement fondants à l'intérieur. Le vendeur lui tendit un sachet que Jules ne tarda pas à vider avant de reprendre sa route.

Le rond-point de l'Obélisque fut bientôt en vue. De là, le jeune homme distinguait aisément l'opéra, bâti sur les ruines des arènes gallo-romaines. On y jouait des comédies, quelquefois des saynètes préparées par les écoles alentours et l'été, des spectacles équestres. Mais il ne fallait pas s'attendre à voir des spectacles tragiques dans la programmation : c'était formellement interdit.

Jules sentit sa montre vibrer, et la voix de son cousin retentit en message vocal : « Salut Jules, c'est Anthony à l'appareil ! Rejoins-moi vite à la maison ! A tout de suite ! »

Jules, au comble de l'excitation, lança un vigoureux coup de pédale pour repartir. La maison ne se trouvait plus qu'à un court kilomètre.

Le garçon rangea son vélo dans le garage, puis franchit le pas de la porte. Les chaussures d'Anthony étaient posées près des siennes. Il courut jusqu'au salon, et se jeta dans les bras de son cousin.

« C'était comment là-haut ? Dis-moi... »

- J'ai appris beaucoup de choses.

- Comme quoi ? s'écria Jules, impatient.

- La couche d'ozone est toujours trouée. Une énorme balafre, au-dessus de la Nouvelle-Zélande.

- Hein ? Mais le gouvernement nous a ...

- Le gouvernement dit ce qu'il veut. Et, j'oubliais. La forêt amazonienne est au pire de son état. Il ne reste plus que six-cent mille kilomètres carré de forêt, soit la superficie de la France. Le reste a brûlé. »

Jules resta coi. La forêt amazonienne brûlée ?

« Pire ! Ma capsule était entourée d'un tas de débris métalliques. On est parvenu à polluer l'espace, maintenant ! Et je préfère ne pas te parler du septième continent vu du ciel. Je suis franchement désolé pour cette avalanche de mauvaises nouvelles... »

La bonne nouvelle, c'est qu'on détient enfin la vérité. Mais si on veut la faire connaître, on a encore du pain sur la ... »

La fin de la phrase fut couverte par les crachotements des haut-parleurs à l'extérieur :

« Bonne nouvelle n°4 : les contrevenants aux lois de notre pays ont gagné un aller simple sans retour dans l'espace pour une mise en orbite. »

## MON HISTOIRE, NOTRE COMBAT

Je ne ressens rien...  
Ces personnes autour de moi,  
Ces machines qui me relient  
A quoi ? A qui ?  
A ma vie sans doute.  
Malgré ces personnes, ces machines,  
Je ne comprends pas.  
Où suis-je ? Que se passe t'il ?

Puis soudain tout revient à moi  
Comme un flashback sans scrupule  
Arrivant sans prévenir,  
Un retour à la réalité un peu trop dur, percutant  
Des questions, sans paroles  
Des paroles sans questions  
Juste de pensées ;  
Pourquoi des pleurs tout bas  
Et des sourires DEVANT moi ?

Je vais à l'école,  
Mais là-bas,  
C'est comme l'opéra  
Des personnes que je ne connais pas,  
Que je n'ai jamais vues.  
Ils s'écartent...  
Comme si j'étais polluée  
Ancrer dans une crasse qu'ils ont peur d'attraper  
Ils jugent mais sans savoir,  
Sans savoir ce que j'ai, sans chercher à comprendre  
Ils voient juste cette « fille charve »

Heureusement qu'elle était là, elle !  
À me protéger des griffes des moqueurs.  
Elle m'aimait plus fort que tout  
Dans l'histoire,  
C'est elle qui en a le plus souffert.  
Inconsciemment, elle subit les conséquences  
D'une maladie qui ravage,  
D'une maladie sans pitié.

Elle avait peur,  
J'avais peur,  
Nous avions peur  
Que faire à ça ?  
Dire qu'on arrête tout maintenant  
A la moitié du chemin ?

Dans la vie  
Tout n'est pas simple.  
Mais quand un obstacle apparait  
Pourquoi baisser les bras  
Alors qu'on peut le surmonter ?

Quand j'arrivais dans cette salle immense  
Avec des médecins telle une fourmilière qui s'agite  
Ne croyez vous pas que je n'avais pas peur ?

Je reviens dans cette chambre d'hôpital,  
Toute blanche,  
Sentant le désinfectant trois lieux à la ronde  
Je vois ma famille se réunir autour de cet horrible lit  
Sur lequel une coquille presque vide, souffrait.  
Pas un son ne sortait de ma bouche,  
J'avais perdu ma gaieté,

Eux aussi sans doute.  
Nous en avons tous marre,  
Nous voulions que cela se finisse.

Soudainement, je ressentis le besoin imminent  
De me raccrocher à quelque chose ,  
Mes racines.  
J'avais besoin de planter cette arbre,  
L'arbre de vie  
Dans un prairie,  
Propre, saine et sécurisé.

J'avais besoin de vivre !  
Vivre une vie d'enfant normale,  
Et cette expérience m'a offert quelque chose :  
Le pressentiment que j'allai profiter de ma vie...

Quand ce jour de victoire arrive,  
Je sors de cet hôpital, changée  
Me disant que je n'y remettrai plus jamais les pieds.

Ce petit chemin de ma vie, cette maladie,  
Je n'étais pas seul à l'avoir surmonter :  
Nous étions plusieurs :  
Elle, Lui, Bux et moi

Merci, en étant avec moi vous m'avez fait guérir plus vite,  
Ensemble on est plus fort.

Et oui : bonne nouvelle ...



## Une sortie à l'opéra

Jeanne était à l'opéra. C'était le rêve. Gérard, le mari de sa sœur l'accompagnait. Cette dernière aurait du venir aussi mais une grosse grippe l'avait clouée au lit. Du moins c'était son excuse. Elle savait bien que ni sa sœur ni son beau-frère n'avaient envie de l'emmener à l'opéra mais c'était absolument nécessaire. Jeanne faisait son entrée dans le Monde. Il lui fallait trouver un mari fortuné rapidement, car sa famille croulait sous les dettes. Jeanne, elle, se fichait un peu du fait que sa famille soit proche de la ruine, au contraire, pour elle c'était une bonne nouvelle. Son entrée dans le monde avait été plus rapide et enfin, elle profitait un peu de ce que la belle de ville de Paris avait à offrir. Elle n'en pouvait plus de rester enfermer dans la maison à passer des heures avec la vieille gouvernante à étudier des œuvres sans intérêt et chanter des chansons sans émotions. Elle préférait largement les nouvelles fantastiques qui glacent le sang et les chants langoureux des amoureux.

La jeune fille était envoutée par la beauté de l'opéra. Le lieu lui-même n'était pas d'un très bon goût, avec ses petites statuettes de dauphins jaune vieilli parsemées un peu partout dans la salle, et peut-être pas l'un des plus entretenus ; Jeanne voyait la fine couche de crasse dans les coins de la loge, la poussière que l'on ne nettoie pas ; « personne ne la verra ! ». Mais la musique, le chant, les décors étaient merveilleux. Une belle soprane blonde clamait une bonne nouvelle à son amoureux qui lui répondait de sa voix de ténor. Cela rappela à Jeanne sa propre bonne nouvelle, lorsque Mère lui annonça ce matin qu'elle irait à l'opéra. Elle avait soigneusement choisi sa plus belle robe, non pas qu'il ne lui en reste beaucoup, la moitié de sa garde-robe ayant été vendue pour gagner un peu d'argent. Puis la bonne de la famille avait arrangé ses cheveux bruns en belles boucles brillantes avant de peindre ses lèvres d'un rouge cramoisi.

Un mouvement brusque de Gérard lui rappela qu'elle n'était pas là pour la musique, mais plutôt pour attirer l'œil d'un jeune, ou vieil (qu'importe), homme opulent. Gérard connaissait toutes les personnes importantes, celles qui n'étaient pas mariées, celles qui étaient riches, celles qui étaient veuves. Jeanne détacha son regard des chanteurs et des mouvements réguliers des instrumentistes et le dirigea vers les autres loges, lieu où se trouvaient les personnes que Gérard connaissait. Soudain, elle sentit un regard et chercha qui l'observait. Elle vit un homme d'une vingtaine d'années, 25 au plus au teint diaphane, et rougit. Gérard vit son changement de comportement et lui chuchota :

« Pourquoi rougis-tu ? »

- Il y a une personne qui me regarde depuis quelque temps, répondit-elle.
- Où se trouve-t-elle ?
- Dans une des loges au troisième étage, troisième en partant de la gauche, indiqua-t-elle et Gérard chercha des yeux cette personne mystérieuse.
- Je ne vois pas de qui tu parles. A-t-il l'air riche ?
- Oui, du moins d'ici, ses vêtements semblent être bien faits, il soigne son apparence, il a juste l'air un peu pâle
- Très bien, tu iras lui parler à l'entracte. Pendant ce temps, j'irai me présenter à Lord Beckley, il vient d'arriver de Londres. »

Au même moment, le rideau descendit et le chef d'orchestre arrêta ses mouvements majestueux, posa ses baguettes et les instrumentistes se levèrent et partirent se reposer quelques temps avant la deuxième partie de l'opéra. La foule elle aussi se dirigea vers l'entrée du théâtre, car peu de personnes étaient là pour profiter de la musique, mais plutôt pour être en compagnie de la bonne société, se pavaner dans sa nouvelle tenue et se vanter de ses nouveaux exploits... Jeanne et Gérard, eux aussi, descendirent et furent rapidement avec les bourgeois les plus élégants de Paris. Son chaperon partit en direction du lord tandis que Jeanne chercha l'étrange personne que Gérard ne semblait pas connaître.

Il y avait tant de monde ! Gérard n'aurait pas du la laisser seule. Déjà qu'elle était incapable de trouver la personne qu'elle cherchait, elle ne savait pas comment se débrouiller dans une foule si nombreuse ! Ainsi l'inévitable se produisit, elle heurta quelqu'un et fut déséquilibrée. Le choc fut

assez violent pour la faire tomber à terre. La jeune fille rougit violemment et attrapa la main qu'on lui tendait sans réfléchir. Quelle fut sa surprise lorsqu'elle reconnut le fameux jeune homme !

« Excusez moi monsieur, bafouilla-t-elle, gênée.

- Il n'y a pas de mal. Ne vous inquiétez pas. Est-ce que vous allez bien ? lui demanda-t-il gentiment.
- Oui... je crois..., répondit-elle d'une manière peu convaincante.
- Permettez-moi de vous offrir un rafraîchissement pour me faire pardonner de ma maladresse.. Vous avez l'air très pâle...

Et avant que la jeune fille puisse dire non, il la tira du bras vers ledit rafraîchissement.

- Pardonnez-moi j'oublie mes manières, je me présente, je suis Antoine de Floget et vous mademoiselle ?
- Jeanne de Geonsalles. Pourquoi m'observiez-vous ?
- Je me disais que vous étiez une très belle jeune femme. »

Jeanne rougit de plus belle, virant à une couleur semblable à la tomate ou encore à la fraise mûre. Tout d'un coup, quelqu'un annonça que l'entracte était fini et que l'opéra allait bientôt recommencer.

« Dommage, je n'aurai pas eu le temps de vous offrir à boire, soupira Antoine de Floget, est-ce que vous vous sentez mieux ?

- Oui
- Ah ! Quelle bonne nouvelle. Mademoiselle, ce fut un honneur de vous rencontrer et j'espère que nous nous reverrons bientôt. Je serai présent au bal de Madame Clairmont. Vous aussi ?

Jeanne hocha la tête, elle ne se rappelle pas exactement à quels bals elle allait assister mais le nom d'une madame en « c » lui évoquait quelque chose

- Tant mieux ! A très bientôt mademoiselle Jeanne. »

Quelle bonne nouvelle ! Elle allait le revoir ! Il était tellement charmant. Elle regagna sa loge et vit Gérard qui l'attendait. « Alors, comment s'appelle-t-il ?

- Antoine de Floget, serons-nous présent au bal de Mme Clairmont ?
- Mme Clairmont ? mais elle est morte il y a 15 ans ! ria Gérard, Sinon, Antoine de Floget, Antoine de Floget, ça me dit quelque chose, mais ce nom ne me rappelle rien de positive, pourquoi ? »

Jeanne laissa Gérard marmotner tout seul, mais surprise de sa découverte à propos de Mme Clairmont, la musique venait de recommencer mais cette fois, elle n'y faisait pas attention, elle préférait contempler le très beau et séduisant Antoine de Floget. De l'autre côté de la salle, il lui semblait plus pâle encore ! Ce n'était pas qu'une impression, *il le devenait vraiment* ! Presque transparent maintenant ! Inquiète, Jeanne se pencha un peu plus sur la rambarde pour mieux voir...

Soudain elle entendit Gérard : « Mais oui ! C'est la légende de l'opéra. Antoine de Floget... fantôme... » Jeanne n'entendit pas le reste. Un fantôme ? Quoi ? Comment ? Un craquement sonore se fit entendre. La rambarde se cassa ! Jeanne n'eut pas le temps de réagir et tomba tête la première dans le vide puis dans les bras d'Antoine, qui flottait en dessous, plus spectral que jamais.

## Armistice

C5

Cher papa, chère maman,

j'espère pouvoir bientôt vous serrer dans mes bras. Ici, dans la tranchée, la rumeur court. L'armistice ! Enfin ! Après quatre ans de combats acharnés, je rentre à la maison !

J'entends déjà les oiseaux chanter dans le jardin, je ressens la froideur du petit banc de pierre près du parterre de fleurs ; je sens la douce et lente caresse du sol pleureur sur mon visage...

Voilà, c'est fini ! Une petite signature contre les vies de plus de quatre millions d'hommes. À quoi cela aura-t-il servi ? Probablement à rien. Ah ! la guerre, quelle ignoble entourloupe !

Mais ce matin, mes compagnons et moi-même sautons et virevoltons comme des danseurs d'opéra ! Après quatre années passées dans la crasse, le froid, la peur et les pleurs, nous rêvons à notre retour imminent. L'armistice est signé ! Quelle bonne nouvelle !

Après quatre années de combat, une seule pensée m'obsède : Je rentre !

Enfin, chers parents, aujourd'hui je peux songer librement à l'avenir. Au front, tout espoir était interdit, toute liberté emprisonnée, la paix était condamnée telle un oiseau que l'on empêche de voler.

Les autres soldats et moi-même étions des animaux, nous nous battions pour survivre ; non ! Pour exister ! Oui, au front, l'existence n'est plus qu'une vague espérance dénuée de tout sens !

Cher papa, chère maman, comme je sais que les paroles se déforment, je veux vous écrire la guerre. Nul ne peut se vanter de décrire avec exactitude cette atrocité. Je veux quand même essayer.

Voici ma dernière journée de combat :

L'assaut se prolonge. Nous sommes sortis à l'aube, terrorisés.

Auguste et moi creusons un abri précipitamment. Nos pieds s'enfoncent dans le sol, comme aspirés par une force invisible, qui nous entraînent vers les abîmes. Les balles allemandes nous mitraillent, le froid me pénètre chaque pore de la peau.

Nous arrivons près d'un ravin, d'où s'échappe une odeur pestilentielle, infernale. C'est l'odeur de la mort. Mon cœur se soulève à chaque respiration. Mon nez me pique. Nous piétinons des cadavres avec des lambeaux de chair, nous écrasons des crânes dans lesquels deux énormes trous se creusent.

Tous ces hommes, tués, quels étaient leurs noms ? Avaient-ils une famille ? Étaient-ils bretons, parisiens, lyonnais... ? Médecin, étudiant, avocat, boulanger ? Dans tous les cas, la tête haute, j'affirme que ces corps sont humains et qu'ils illustrent parfaitement la machine infernale qu'est la guerre. Des vies à jamais brisées. Soudain, nous tirant de nos funestes réflexions, Albert nous rejoint, le visage tordu par

l'effroi. Il n'a même pas le temps de sortir sa pelle-bêche. Une balle dans la tête le coupe net dans son élan. Je me précipite sur lui, hurlant. Des larmes chaudes coulent sur mes joues. Je viens d'assister à la mort de mon ami. Je ne l'oublierai jamais. Promis, je dirai à sa femme la façon dont il en parlait, les yeux brillant de tendresse. À son fils, je ferai une ode de son courage. Mon ami, ton corps ne vit plus mais ton âme, nous habitera toujours.

Un obus vient d'éclater. Auguste me tire dans le trou. De justesse.

Un hurlement : l'assaut est fini.

Nous rentrons tous dans la tranchée, le cœur lourd, les jambes encore flageolantes. La soupe arrive. Froide, sans goût, de l'eau. Assis dans un coin, un gosse pleure. Nous sommes loin de nous imaginer le bonheur de demain !

La nuit tombe, nous noyant dans une mer profonde, sans âme. J'essaie de m'endormir mais dans la tranchée, cela est impossible. Le vacarme nous tire brusquement de notre somnolence à chaque instant.

L'horreur nous tord le ventre. À mes côtés, Auguste regarde les minuscules photos de sa femme et de sa fille. « Elle a trois ans aujourd'hui. » me souffle-t-il. Moi, je n'ai personne à part vous, chers parents.

J'évite de penser à Albert. Mais je le vois malgré moi, sanglant. Comme tous les soirs, je me pose cette question : « Vais-je mourir demain ? ».

Cher papa, chère maman, j'essaierais d'oublier mais je sais que je ne pourrais jamais me débarrasser de ces images.

La terre mettra du temps à pardonner, à cicatriser. Elle gardera à jamais en elle les noms de ses enfants, morts au combat. Ennemis ou amis, peu lui importe. Elle les accueillera en son sein, les bercera. Mais elle n'oubliera jamais le désastre. J'espère que les gens se souviendront de leur sacrifice tant que vivra le monde.

Votre fils,

Pierre



## La lettre

---

Il était une fois, une jeune fille qui s'appelait Sophie. Elle était très jolie et d'une gentillesse incomparable. Malheureusement, sa mère était morte à sa naissance et son frère était parti au combat depuis plus de deux ans et plus personne n'avait de nouvelles de lui. Sophie vivait donc seule avec son père dans une modeste maison dans un petit village. Ce dernier était un célèbre armurier et il partait tôt le matin et revenait tard le soir. Sophie le voyait rarement. Un jour, la jeune fille se baladait dans le village, quand un jeune homme s'avança vers elle tout joyeux :

- Mademoiselle ! Mademoiselle ! Venez vite ! Nous avons reçu une lettre de votre frère !

- Une lettre de mon frère ! Vous êtes sûr ? Où est-elle ?

- Suivez-moi ! répondit le monsieur.

Il partit d'un pas rapide et Sophie le suivit. Quand ils arrivèrent devant une petite maison en bois, le passant lui dit :

- Après vous demoiselle. C'est à l'étage, deuxième porte à droite.

Sophie entra donc et monta l'escalier en bois pendant que le monsieur la suivait. La jeune fille lui dit en pointant du doigt une porte avec une petite fenêtre :

- C'est cette porte ?

- Oui c'est elle. Entrez ! La lettre vous attend sur la table.

Sophie entra dans la petite pièce et vit la table qui était d'une crasse épouvantable. Mais elle ne vit aucune lettre et se retourna pour demander une explication quand tout à coup... VLAM !!! La porte se referma et par la petite fenêtre, Sophie vit le monsieur lui dire :

- Ah ah ah, jeune demoiselle ! Je vous ai bien eu !

- Qu'allez-vous me faire ? s'écria la jeune fille, apeurée.

- Oh rien, nonobstant je collectionne les enfants et les laisse mourir de faim, de soif et de solitude. Ne demande pas de l'aide ça ne sert à rien. Personne ne t'entendra. Adieu Sophie !

Cette dernière pleura pendant plus d'une heure en se disant « Que va faire mon père seul ? », « Pourquoi ai-je suivi cet homme ? » ou encore « Je suis une véritable idiote ! »

Elle regarda son collier où il y avait une photo de sa mère et lui dit :

- Qu'est-ce que je vais faire hein ? T'as une idée ?

Soudain, son collier se mit à briller et peu à peu se transforma en une petite créature bleue avec une tête d'éléphant et le corps d'un chien, elle tomba dans ses mains.

- Ah ! Mais de quoi s'agit-il ?

- Tout va bien Sophie. Je m'appelle Benoit et bonne nouvelle ! Je suis là pour t'aider à sortir d'ici. Voici une gourde d'eau et des provisions pour te rassasier. Maintenant, essaye de faire un trou dans la fenêtre avec ta barrette. Il devra être assez gros pour que je puisse passer.

Sophie s'exécuta et passa trois jours entiers à essayer de faire un trou assez grand pour que Benoit puisse passer. Une fois sorti, Benoit souleva le loquet de la porte et Sophie put enfin s'échapper. La jeune fille descendit tout doucement l'escalier en regardant si l'imposteur n'était pas dans les parages et elle quitta la maison. Sophie remercia du fond du cœur Benoit de lui avoir sauvé la vie. Et Benoit répondit :

- Oh ce n'était rien Sophie. Par contre, si un jour tu as encore un problème alors tu peux m'appeler. Je serai toujours là pour t'aider. Ne parle de moi à personne en dehors de ton père.

Suite à ces mots Benoit se retransforma en collier autour du cou de Sophie. Cette dernière courut jusqu'à la boutique de son père. Celui-ci explosa de joie en voyant sa fille. Il la prit dans ses bras et la fit tourner en l'air. Sophie lui raconta toute l'histoire sans oublier le moindre détail. Son père appela la police qui emmena l'homme responsable d'une telle entourloupe. Sophie et son père vécurent en parfaite tranquillité jusqu'à la fin de leurs jours.

## Ma vie de rêve

C7

Je m'appelle Jean. J'ai 13 ans, l'âge auquel les adolescents sont inconscients, déraisonnables, l'âge auquel s'enchaînent sottises après sottises...

L'âge auquel ils rêvent de devenir pilote dans l'armée de l'air, astronaute, de s'envoler loin dans un monde qu'ils ne connaissent pas bien et qu'ils ont fort soif de découvrir...

Je suis né dans une famille totalement anarchique, avec un père et une mère qui ne pouvaient pas s'entendre...

Je n'ai jamais connu un équilibre familial paisible comme le connaissent les familles classiques.

Ma situation est vraiment très difficile à vivre, nonobstant mes malheurs je garde espoir.

Mon rêve est de savoir jouer de la contrebasse.

Ma mère m'a emmené à Berlin pour un séjour linguistique il y a bientôt deux ans déjà : là-bas nous avons vu un concert d'un orchestre philharmonique et cela m'a transporté puis donné l'idée de devenir un célèbre contrebassiste !

Cette idée, cette lubie paraît pourtant loin d'être réalisable car mon sort est cruel : mes parents sont pauvres au point de ne pas pouvoir m'acheter une contrebasse, ni même la plus ridicule flûte à bec faite de matériaux de récupération.

Il y a trois mois, une fille est rentrée dans ma vie. Elle est jolie, sans prétention et d'un charme tout à fait naturel. Elle n'est pas seulement belle ou ravissante mais aussi rayonnante pour la simple et bonne raison qu'elle illumine ma triste vie pénible. Sa famille, que je connais maintenant bien et qui est constituée de deux parents, d'un grand frère et d'une petite sœur avec lesquels elle s'entend à merveille, est très aisée ce qui lui permet de suivre de multiples cours de danse chaque semaine et de vivre sa passion. En effet, elle désire devenir une excellente danseuse étoile à l'Opéra de Paris.

Je lui confie tous mes secrets. Elle me reçoit souvent chez elle. Nous passons de magnifiques moments ensemble lors desquels j'apprends la danse contemporaine, la valse, le modern jazz et même le hip-hop. J'ai toujours espéré que ce temps durerait à jamais.

Que ferais-je sans elle ? Je l'aime vraiment même si parfois je pense que la vie est injuste, que j'aimerais aussi accomplir mon rêve en prenant des cours de musique et en achetant une contrebasse et que je ne peux malheureusement pas le faire... Or notre amour n'a rien à voir avec la richesse de l'un et la misère de l'autre. Le jour et la nuit s'aiment sûrement puisqu'ils se cherchent sans relâche.

Les vacances de Noël sont arrivées vendredi. Nous sommes lundi. Un parfum de désespoir flotte dans mon âme. Cela ne fait que deux jours et demi qu'elle m'a annoncé la fin... La fin du roman, c'est-à-dire le moment où Roméo n'existe plus... La fin de notre si extraordinaire relation... Elle est partie dans le Sud de la France pour entrer dans une grande école de danse.

Je suis très heureux pour elle car elle va pouvoir réaliser son rêve... Et moi je vais rester ici tout seul, abandonné à croupir de chagrin. La flamme fragile qu'est mon bonheur s'éteint.

Quelles vacances ! Pourquoi tant de soucis ? On prône l'égalité et la fraternité et cela est respecté, sauf pour quelques exceptions dont je fais partie. Malheur absolu, sanglots démesurés, inquiétude grandissante... Voilà ce qu'une si bonne personne comme moi ressent ! Quelle injustice !

Nous sommes le 23 décembre, le temps est horrible, les oiseaux se sont tus...

Je m'approche de la porte, j'ai besoin de prendre l'air, de sortir...

J'aperçois alors un énorme colis que le facteur a dû apporter ce matin. Une grande enveloppe est posée sur le paquet. Je peux facilement lire dessus : « Pour Jean ». Ça alors !

J'ouvre délicatement cette admirable enveloppe dorée comme si je n'en avais jamais ouvert auparavant. A l'intérieur, il y a une grande feuille pliée en huit. Le texte a été dactylographié... Je me demande alors si ce n'est pas une entourloupe. Mes yeux se posent cependant sur un mot : « Lisa ». Mon cœur bat soudain à toute vitesse !

Quelle bonne nouvelle !

Voici ce que Lisa, ma bien-aimée m'a écrit :

« Mon cher Jean,

C'est moi, Lisa, qui t'écris. J'espère que tu n'es pas trop triste à cause de mon départ. Tu sais bien à quel point la danse est importante pour moi. Nous nous verrons si tu le désires, je peux te le promettre. J'aimerais beaucoup que tu me rendes un service. Cela me tient vraiment à cœur. Pourrais-tu dire à un garçon de 4<sup>ème</sup> comme nous, qu'il est l' élu de mon cœur même s'il le sait sûrement déjà. Ce sont sa joie de vivre et ses rires qui m'ont aidés à grandir et à comprendre le véritable sens du mot « amour ». Je l'ai rencontré il y a si peu de temps mais sa présence me paraît avoir existé depuis si longtemps... Il est toujours à mes côtés et sait me reconforter parfaitement quand je vais mal. Son expérience de la vie lui donne un large recul sur tous les problèmes que lui ou moi rencontrons et je trouve cela fascinant. Chaque jour il me semble qu'il m'emplit d'un peu plus de bonheur. Je l'aime et je suis certaine qu'il ne me fera jamais aucune crasse. Dis-lui que mes parents l'adorent et que j'ai réussi à les convaincre de lui payer un an d'étude dans ma nouvelle école. Cela s'est fait sans trop de soucis car l'école est dirigée par ma tante et mon oncle. On verra plus tard comment on peut s'arranger pour les années suivantes... Là-bas, il pourra réaliser son rêve et construire un avenir meilleur. Ma nouvelle école est à la fois une grande école de danse et une grande école de musique. De nombreux musiciens célèbres sont passés par là. Tu lui transmettras le colis dans lequel se cache l'instrument dont il aimerait tellement jouer. Mes parents lui offrent aussi, il faut que les égalités règnent. Notre fraternité envers lui est sans limite puisqu'il le mérite. Si toutefois il y renonce, je ne lui en voudrai évidemment pas car la liberté est une des plus belles valeurs qu'il puisse exister. J'attends sa réponse, il faut qu'il m'écrive au plus vite, c'est extrêmement urgent !

Pour toi, je ferai tout mon possible. Que le bonheur soit avec toi car ce garçon resplendissant dont je viens de te parler n'est autre que toi. Je t'aime. »

Ma vie devient un rêve ! Ce n'est plus simplement une bonne mais une incroyable bonne nouvelle ! J'accepte la proposition. Je vais lui répondre de suite.

Il n'y a pas de temps à perdre à essayer de prendre racine, il faut battre des ailes !



## L'Etoile Filante

Quatre ans. Ça faisait déjà quatre ans que la guerre avait commencé, quatre ans que les soldats étaient dans les tranchées, à défendre désespérément leurs pays de l'ennemi, quatre ans qu'ils vivaient dans la boue avec pour seule compagnie leurs camarades et les rats. Beaucoup d'eux étaient morts, un grand nombre était blessé, d'autres s'étaient mutinés, le reste se battait encore vaillamment sur le champ de bataille. Mais si il y avait bien un point commun à tous ces soldats, c'est qu'ils avaient tous le moral à zéro, et qu'ils n'avaient qu'une envie, que cette sale guerre se finisse. Pour tenter d'échapper à la routine infernale du conflit, ils tentaient de se consoler en pensant à leurs proches, qu'ils défendaient jour après jour, et avec qui ils tentaient de garder une correspondance régulière. Ils se faisaient des camarades voire des amitiés profondes parmi leurs frères d'armes, pour pouvoir partager les moments difficiles avec quelqu'un, et avoir surtout une personne sur qui compter... On était à l'automne 1918, quatre ans après le début de la Première Guerre Mondiale.

Depuis un certain temps, les Allemands perdaient de plus en plus de terrain et commençaient à reculer progressivement. Certaines rumeurs circulaient, comme quoi la guerre allait enfin se terminer, que les Allemands allaient signer une reddition, certains disaient même qu'ils avaient lancé une mutinerie générale... Bien sûr personne n'y croyait, mais tout le monde gardait l'espoir que cette information puisse être vraie. On était en fin d'après midi, quand soudain une clameur se fit de plus en plus forte :

**“LES ALLEMANDS ONT CAPITULÉ, C'EST LA VICTOIRE DES ALLIÉS, L'ARRÊT DES COMBATS A ÉTÉ ORDONNÉ ! HOURAAAAA !!!!”** criaient des voix qui se rapprochaient et se faisaient de plus en plus intenses.

Il était fréquent dans les tranchées d'entendre ce genre de discours, scandé par des voix désespérées, sauf que cette fois, un haut parleur relayait à son tour une voix autoritaire et solennelle : ce n'était pas n'importe quelle voix ! C'était la voix d'un Général !

La rumeur commença à tourner un peu partout et se propagea comme un petit feu dans la forêt. Petit à petit, des cris d'euphories résonnèrent dans un ciel déjà gagné par l'obscurité de la fin de journée. Les plus âgés ouvrirent les gourdes remplies de mauvais vin, pour fêter ce jour incroyable où ils allaient enfin tous être libérés de ces tranchées aux conditions de vie horribles, les plus jeunes dansaient. Ils se réunirent tout d'abord dans l'endroit le plus dégagé et le plus grand de la tranchée, où ils empilèrent des caisses de munitions vides pour ainsi créer une estrade où ils commencèrent à chanter, à boire à la santé, au courage et à la volonté des soldats, et peu à peu, tous les soldats présents, tous âges confondus, firent la fête. Ils se dirent tous tour à tour ce que chacun allait faire quand ils pourraient rentrer chez eux. La plupart racontaient alors leurs projets : qu'ils iraient se promener avec leur femme ou leurs enfants, d'autres qu'ils allaient reprendre une vie normale avec leurs parents ou leur famille, à la ferme le plus souvent...

Vint alors le tour d'Isaac, un jeune homme de vingt cinq ans, mobilisé encore presque adolescent et qui n'avait pas vu sa femme depuis déjà plus de deux ans, après sa dernière permission.

“Ma fiancée, Catherine, a toujours voulu aller à l'Opéra, voir les ballets et les danseuses étoiles. Elle a toujours voulu être danseuse étoile, depuis toute petite. Maintenant, c'est trop tard bien sûr, alors j'ai décidé qu'à la fin de cette satanée guerre je l'emmènerai faire le tour de toutes les capitales d'Europe pour voir danser les danseuses étoiles de chaque pays. Comme le symbole d'une belle Europe enfin en paix.”

Soudain, un bruit sifflant déchira le ciel, tout le monde regarda vers l'origine du bruit, et découvrit comme une étoile filante arrivant vers eux. Il y eut un flash, puis une explosion de chaleur. L'obus explosa parmi les soldats, mettant fin à leurs rêves de calme et de bonheur. Des dizaines, voir des centaines de corps gisaient par terre, certains étaient blessés, mais la plupart étaient morts...

Parmi les corps, il y avait Isaac, qui, au bord de l'agonie et devenu sourd et aveugle à cause de l'explosion, tatonna par terre dans la crasse et saisit une racine soudain déterrée, la serra dans ses mains, imaginant à moitié inconscient une petite poupée en forme de danseuse.

Calmement, il murmura, avant de s'endormir pour toujours : “Quelle bonne nouvelle, mon étoile filante...”

## La chance finit toujours par tourner !

Comme toutes les semaines, Martin Lanvin se rendit à la maison de la presse du quartier afin de valider sa grille de loto. Martin est un jeune homme travailleur, mais pas bien riche, c'est pourquoi il rêve qu'un jour il pourra gagner la cagnotte qui lui permettra de voyager.

Avant d'arriver à la maison de la presse, Martin vit un sans-abri devant la façade de l'opéra de la ville. Cet homme paraissait bien pauvre, vivant dans la crasse et le froid. Le jeune homme poursuivit son chemin tout en pensant à ce sans domicile fixe qui ne mangeait pas à sa faim tous les jours

Martin arriva enfin pour valider sa grille de loto et eut l'idée d'acheter un billet de loterie pour le sans abri de l'opéra. En sortant, il s'arrêta devant l'homme et lui tendit le ticket en lui expliquant que peut-être ce ticket serait gagnant. Martin fit alors une photo du billet et assura au vieil homme, que si les bons numéros sortaient, il se ferait une joie de venir le lui dire.

Le sans abri pensa alors à une entourloupe, mais il accepta quand même le ticket et sans grande conviction il le glissa dans une poche.

De retour chez lui, Martin espérait gagner la super cagnotte du loto de Noël, il n'y avait jamais eu autant d'argent mis en jeu. Il se mit à rêver à un voyage, un nouvel appartement, une très belle voiture, toutes ces choses qu'il ne pouvait pas s'offrir habituellement. Il alluma la télévision pour regarder les informations et juste après, le tirage du loto. La présentatrice donna alors les numéros les uns après les autres. Martin pris soin de noter scrupuleusement chaque numéro, afin de vérifier sa grille. Mais, après avoir vérifié, il n'avait aucun bon numéro. Alors, il regarda la photo du ticket du « sans abri », au fur et à mesure qu'il vérifiait les numéros, tous étaient bons. Il s'écria « Non, je n'y crois pas ! »

Il vérifia de nouveau, il trouvait toujours les six bons numéros. Il sortit alors en courant, en direction de l'opéra, mais en arrivant devant, il n'y avait plus personne, l'homme n'était plus là. Le jeune homme courut alors dans les rues parallèles, mais il ne vit toujours personne.

Le lendemain matin, il décida de lancer un appel dans les refuges et les centres pour les sans-abris en décrivant l'homme qui avait l'habitude de rester devant la façade de l'opéra. Malgré ses nombreux appels téléphoniques et ses différents mails, il n'avait aucune réponse.

Après plusieurs jours, le refuge du quartier lui laissa un message en lui précisant qu'il s'agirait peut-être d'un certain Jack, mais que cet homme avait été hospitalisé pour une mauvaise grippe.

Martin décida alors de se rendre à l'hôpital. En entrant dans la chambre de Jack, il reconnut l'homme qu'il croisait régulièrement. Il s'approcha de lui en souriant. Il dit alors « Bonjour Monsieur, j'ai une bonne nouvelle pour vous. Vous rappelez-vous du ticket que je

vous avais offert ? » L'homme lui fit alors un signe de tête positif, et il chercha le billet dans le peu d'affaires qu'il avait dans son tiroir et il sortit le ticket. « Monsieur, votre ticket est gagnant, vous avez remporté la super cagnotte ».

L'homme n'en crut pas ses oreilles. Il se mit à pleurer de joie. Après discussion, l'homme ne voulait pas accepter tout cet argent, alors, d'un commun d'accord, ils décidèrent qu'ils partageraient la somme en deux. Martin accepta avec joie. Il se dit qu'il pourrait enfin réaliser tous ses rêves. C'est une excellente nouvelle.

Et en plus d'une très grosse somme d'argent, Martin trouva un nouvel ami. En effet, les deux hommes continuèrent de se voir régulièrement après la sortie de l'hôpital de Jack.

La bonté, tôt ou tard, trouve sa récompense.



## LYCEENS

### **1<sup>er</sup> PRIX**

Alexandre MICHOWIEZ – L6

### **2<sup>e</sup> PRIX**

Chloé CHOCHON – L11

### **3<sup>e</sup> PRIX**

Noa LEQUEUX – L9

### **Encouragements**

Clara LIMOUSIN – L8

Floriane POULET- LP11

Aymeric LUISIN – LP12



## Bats-toi contre toi-même. Tu réussiras

(Et n'attends pas la Bonne nouvelle. elle ne viendra pas)

-Donc, un coca, un cheeseburger, de la sauce barbecue et une grande frite. Avec ceci ?

-Ce sera tout, merci.

Sébastien se rangeait inexorablement dans la caste insipide des innombrables personnes communément appelées « monsieur tout-le-monde ». Il n'était ni riche, ni pauvre ; ni bon, ni mauvais ; ni blanc, ni noir ; ni de gauche, ni de droite (le fait étant qu'il se laissait davantage convaincre par les talents d'orateur des politiciens plutôt que par leurs idées). Il n'avait pas de domaine d'expertise ni de milieu particulier dans lequel il excellait. Ce n'était pas un artiste ni un créateur. Il ne lisait pas, ne s'instruisait pas, suivait machinalement les différents effets de mode, ne se passionnait d'aucune chose, n'avait pas d'ambition particulière, ne réfléchissait pas à sa condition et jamais l'ombre d'une question existentielle n'était parvenu un jour à toucher du bout de son doigt pourtant séduisant, son esprit malheureusement éreinté d'une exécration léthargie. Jeune, il avait eu un rêve, celui de devenir vétérinaire, mais cette vocation avait cru bon de s'estomper devant le sombre réalisme de ses parents et de ses professeurs. Sébastien avait donc choisi un métier sans aucune espèce d'importance qui le faisait vivre sans le rendre heureux. Nonobstant, une infime once d'espoir subsistait encore en son esprit. Il espérait qu'un jour, une glorieuse et Bonne nouvelle change irrémédiablement sa vie et le mène jusqu'à la réussite. Elle grandissait quand tel Sisyphe, il n'était pas occupé à pousser son lourd rocher de désarroi. Ce rocher qui l'enfonçait chaque jour dans cette désastreuse et immuable crasse que formait son existence.

Comme à chaque vendredi soir, une poussée d'adrénaline se faisait ressentir dans tout son être, elle exprimait sa délivrance d'avoir achevé cette affreuse semaine de travail et de pouvoir vaquer à des occupations plus séduisantes le temps de deux jours, avant de replonger dans le trou béant qui l'attendait patiemment à la sortie. Il se laissait donc aller à la nourriture de fast-food afin de se délecter de sa gloire éphémère.

Sébastien descendit alors, son sac McDonald's à emporter à la main, dans la rame de métro qui devait le conduire à son domicile. Il se fraya un chemin à travers les diverses personnes qui lui dérobaient sa route afin de s'engouffrer dans le wagon. Cependant, la scène ne se déroula pas de la même façon qu'il aurait souhaité la concevoir... Un coup de coude magistral vint se loger dans ses côtes, ce qui rétracta son corps, soudain tirillé d'une douleur qu'il n'avait pas connue depuis longtemps. Ce coup fut doublé d'un autre plus vif qui allongea Sébastien sur le sol du métro. Surgit de la foule un inconnu au manteau de cuir et à la chevelure blonde. Sa fière allure complétée par une largeur d'épaule impressionnante faisait ressortir ses yeux ardents qui martyrisaient Sébastien de leur mépris à son égard.

-Mais enfin ! Qu'est-ce que vous me voulez ? Je n'ai rien fait ! dit Sébastien, pénétré par l'incompréhension

- C'est justement ce que je te reproche ! Tu n'as jamais rien fait ! Tu passes ta vie à obéir aux autres ! Tu vis uniquement selon la doxa et tu imagines qu'un jour, comme par magie, tout s'arrangera pour toi et tu seras heureux et épanoui ! Cette bonne nouvelle n'arrivera jamais Sébastien, si tu ne changes pas, tu travailleras toute ta vie pour ce patron qui t'insulte tous les jours dans ton dos !

-Mais enfin, comment me connaissez-vous ? Vous êtes un inconnu, laissez-moi, vous êtes fou !

-Sébastien, c'est toi qui m'as créé pour t'en sortir ! Maintenant, assume !

Le jeune homme regarda autour de lui et s'aperçut qu'un petit garçon le désignait :

-Maman, pourquoi le monsieur il parle tout seul ?

-Ce n'est rien mon chéri, allons-nous-en !

L'inconnu se saisit du sac dans lequel la nourriture de fast-food attendait sagement de passer sous les crocs de Sébastien.

-Tu prétends consommer McDonald's, dit l'homme aux yeux ardents. En vérité, c'est McDonald's qui te consomme ! Oui ! Il te consomme, il te vide, il te détruit...

-Mais enfin, répondit Sébastien, que dois-je faire ? réprima-t-il au comble de l'anéantissement

L'inconnu sortit un pistolet de sa poche droite et le pointa en direction de son interlocuteur.

-Tu vas reprendre tes études de vétérinaire, tu vas devenir vétérinaire et tu vivras ta vie tel un homme épanoui qui n'aura rien à regretter ! « Deviens ce que tu es » disait Nietzsche !

-Mais enfin, ces études, elles durent trop longtemps ! Sept ans de ma vie, tu te rends compte !

-Si tu ne les reprends pas et que tu ne réussis pas, je reviendrai avec cette arme et je te laisse deviner ce qu'il adviendra de toi ! dit-il avant de se fondre dans la masse jusqu'à ce qu'on ne distingue plus une parcelle de son corps.

Les derniers mots de l'inconnu avaient été d'une froideur qui avait eu le don de pétrifier Sébastien sur place. Alors, écoutant les paroles de l'adversaire qui peuplait son esprit, il fut contraint de reprendre les études de vétérinaire. Chaque fois qu'il faiblissait, l'inconnu arrivait de nulle part et brandissait son arme sur lui, saccageant la béatitude qui lui donnait parfois rendez-vous. Sébastien était alors contraint de travailler comme jamais il n'avait travaillé. Il se couchait à minuit, se levait à six heures, mangeait sainement et travaillait afin de valider l'entièreté de ses semestres. Il avait trouvé un rythme et était bien plus satisfait que dans son ancienne vie. Il arriva même des jours où l'inconnu ne faisait que l'observer dans son fauteuil d'ivoire, armé de ses yeux de hyène, prêt à bondir au moindre signe de faiblesse.

Arriva le jour où Sébastien était enfin libre. Il avait un mode vie sain et était le plus heureux des hommes. Il avait à sa charge plusieurs cliniques de vétérinaires et nourrissait un salaire qui dépassait quatre chiffres. L'inconnu ne faisait plus surface et semblait s'être fait oublier... jusqu'à une soirée d'automne...

Alors qu'il se baladait le dimanche dans un parc, le bienheureux s'apprêtait à rentrer chez lui quand il entendit une voix derrière lui :

-Alors, à qui dit-on « merci » ?

Sébastien se retourna constata le sombre inconnu qui le toisait du regard. Empli de toute la haine qu'il avait accumulée à son égard tant il l'avait fait souffrir, Sébastien envoya ses poings dans sa direction et déchargea sa rancœur contre lui, le rouant des coups les plus intrépides et les plus vils afin de l'envoyer valser contre la prodigieuse racine d'un arbre qui surplombait le parc par sa grandeur. Cependant, Sébastien se rendit compte au bout de quelques secondes que la seule chose que ses mains martyrisaient était le vide.

-Maman, regarde le monsieur, il se bat contre lui-même !

## Tel un battement d'aile de papillon

B... cligner de l'œil O... réitérer le mouvement N... à nouveau N...

Hier, je rêvais.  
Aujourd'hui, je vis.  
Demain, je meurs.

E... Pause N... O... U...

Bonjour. Je m'appelle Jean. Je vais vous raconter l'expérience d'une vie, de ma vie.  
J'ai été victime d'un accident.  
Un accident si soudain, si irréaliste et pourtant... Cette voiture, ce flash blanc... Et puis cette douleur, cette incompréhension, les voix et, bien sûr, l'immobilité...  
L'immobilité qui vous donnerait l'envie de tout casser, si seulement c'était possible... La peur, aussi, la peur de mourir évidemment mais aussi de quitter ce monde sans n'avoir rien fait de spécial. D'avoir seulement suivi la douce, presque enivrante, routine.

Quand j'étais petit, je rêvais de devenir un grand homme tel Rimbaud, Baudelaire ou encore, Racine ! Je désirais un chef d'œuvre après lequel je pourrais mourir sans rien regretter ! Je souhaitais savoir extraire de la crasse, la beauté et la vérité du monde ! Et pourtant, le temps passa et me fila entre les doigts... J'avais choisi la facilité.  
Pourtant, les rêves ne devraient jamais être ignorés !

Et aujourd'hui, tout est différent :

mon monde est un battement d'aile de papillon  
et mon corps, un scaphandre m'enfermant pour l'éternité.

En réalité, lors de mon accident, une partie de mon sang s'est déversé dans mon cerveau et lorsque je me suis réveillé tout mon corps était paralysé à part ma paupière droite. J'étais devenu un rescapé, un handicapé et un mourant en une fraction de seconde.

Ils appellent ça le "in-locked système". Des mots ne voulant rien dire et tout dire car on ne peut décrire avec des mots une telle expérience.

Vous rappelez-vous la première fois que vous avez eu un plâtre ? Cette sensation désagréable d'enfermement et d'immobilité ? Et que nonobstant les dessins sur votre plâtre vous ne rêviez que de l'enlever ?

Maintenant, amplifiez ces sensations au maximum de votre imagination. Imaginez la crasse qui serait alors la vôtre ; imaginez la terreur de l'enfermement et de la mort ; imaginez la nécessité de bouger pour, enfin, évacuer !

Et puis maintenant, visualisez les rapides ceillades de pitié et de douleur que vous jetteraient vos proches.

Alors quand elle est arrivée, avec ses idées saugrenues et son drôle de sourire attendri, songez au choc que j'ai reçu... Elle et son joli chignon avaient proposé que je m'exprime avec ma seule paupière valide, la droite. Elle me dicterait l'alphabet, et moi à la lettre désirée je clignerais de la paupière. Facile. Mais moi, au début je n'ai pas voulu... Je ne désirais rien, plus rien ! J'avais perdu mes racines.

Et puis elle est revenue, elle savait... On a commencé. C'est alors que " Tel un battement d'aile de papillon" est né.

Ce fut long, ce fut dur ; ce fut incroyable, ce fut inespéré.

Elle était devenue ma sauveuse ; et moi un naufragé de ma vie ayant, enfin, une planche pour m'appuyer. Et désormais j'allais apprendre à me mettre debout sur ce bout de bois pour atteindre les étoiles !

J'ai souvent eu du mal à m'accepter comme je suis. Je me suis toujours posé beaucoup de questions. Mais il arrive un moment dans sa vie où les questions ne servent plus à rien car on sait que les réponses, on les a au fond de soi. Au moment où je dicte ces mots, je n'ai plus peur, ça ne sert plus à rien ; quelque chose en moi s'est apaisé... Au fond, je sais que la mort n'est plus un problème. La mort est juste ce qu'elle est. Et lorsqu'elle m'ouvrira les bras, j'irai l'embrasser car ce sera le bon moment.

Aujourd'hui, tout est plus simple. Cette nouvelle sera ce qu'elle sera, je ne m'en inquiète plus.

Alors aujourd'hui, plus que jamais je me sens vivant. Je me sens libéré de toutes ces chaînes. Et je me sens capable de dire que ma bonne nouvelle à moi c'est d'avoir fini cette nouvelle, cette page, cette phrase... C'est d'avoir clôturé ma vie en faisant quelque chose que j'aimais...

V... E... L... L... E... fermer les yeux.

**Jean Lantier, né le 2 octobre 1970 et mort le 20 mars 2016**  
(Journée national du bonheur)



## Perdre le cap

Les grésillements de mon oreillette étaient incessants et mon tympan garantissait d'exploser. Plus je m'éloignais de la Terre, et plus les voix des officiers devenaient inaudibles.

L'ISS a pris feu, il y a sans doute un jour. Un incendie certes destructeur, qui a anéanti la station tout entière, mais surtout inexplicable, nébuleux...

Je me souviens encore de cet incident ravageur : je me revois, en pleine sortie extravéhiculaire, réparant un bras robotique, ma camarade allemande m'hurlant dans l'oreillette que des étincelles se formaient sur certaines commandes. Je me revois, envahi par l'angoisse, écoutant les conseils de mes coéquipiers alarmés. La station allait exploser, et j'étais dehors, au-dessus du vide. La seule solution était de me séparer du câble qui me retenait. Je me revois, les mains tremblantes, j'étais incapable de me détacher. Je n'ai pas vraiment réfléchi ; après mettre séparer du câble, j'ai activé mes propulseurs et je me suis enfui loin de la station.

Mes partenaires sont sans doute morts brûlés vifs. Cette image me revient à l'esprit et me hante sans cesse.

Je divague à présent dans l'espace, aux milieux des étoiles, elles aussi, si loin de la Terre. Mes propulseurs ne fonctionnent plus à présent, je ne peux plus me déplacer. J'ai l'impression, depuis une heure déjà, que mon sang est resté figé dans les vaisseaux de mes veines froides. J'ai horreur de ce vide.

Mon scaphandre est recouvert de crasse à cause de la suie et la cendre, car même si j'ai réussi à m'enfuir, quelques débris de la station m'ont percuté à une vitesse incroyable.

J'entends toujours des agents me parler depuis la station terrienne, mais je peine à entendre ce qu'on me dit. Je ne perçois que des bribes. On me répète sans cesse que j'ai un taux d'oxygène insuffisant et que ma fréquence cardiaque diminue.

Je sais que j'ai gaspillé mon oxygène lors de mon départ. La panique a accéléré ma respiration.

Je suis prisonnier dans ce lieu cauchemardesque. Je ne peux pas enlever mon casque pour désactiver le grésillement de mon oreillette devenu insupportable.

Soudain, l'oreillette se coupe. Je n'entends plus rien.

Je ne peux seulement qu'observer ce qui m'entoure. Je ne ressens sinon plus rien : il n'y a aucun bruit, je n'ai plus idée du goût de la nourriture, je ne sens ni mon corps, ni l'odeur environnante. Je suis condamné à contempler cette immensité silencieuse.

Je commence à percevoir des formes au loin, étrangères, de couleurs différentes. Je ne savais pas que les nuages existent aussi là-haut ! Ma combinaison m'étouffe. Je suffoque. Ces formes me font penser à une nébuleuse. J'ai du mal à rester éveillé.

Mon oreillette se rallume et je réentends parfaitement les sons provenant de la Nasa.

« -Docteur ? vous me recevez ? Nous...avons une très bonne nouvelle pour vous : lorsque nous avons appris que l'ISS avait explosé, un module d'urgence a été envoyé et s'approche de vous... »

J'ai ressenti dans la voix de mon interlocuteur un ton incertain.

Je respire un grand coup, j'évalue le taux restant d'oxygène. Nonobstant, je ne ferme pas les yeux, je continue de regarder ces formes oniriques qui voltigent autour de moi. J'ai l'impression d'être plongé dans un songe.

Je tourne la tête à droite, et je vois dans ces formes, un dauphin, il semble flotter... comme moi... dans cette immensité bleutée. Il ne peut survivre que dans l'eau.

Un dauphin...

Une main s'accroche à mon scaphandre, et c'est à ce moment là que je reviens à la réalité. J'émerge instantanément de mon rêve et une fois la tête hors de l'eau, mon véritable interlocuteur m'adresse la parole.

« On reviens sur Terre Docteur ? vous avez pris un sacré coup ! Il y a eu un grave incident : Le bateau sur lequel vous étiez a explosé... Personne ne sait trop comment cela est arrivé... un vrai malheur... Vous avez de la chance ! Vous prélevez des échantillons au fond de l'océan. Pourtant, vous avez été tout de même touché par des débris... et vous êtes resté inconscient pendant plus d'une heure. J'ai eu de la chance de vous retrouver. »

Je ne réponds rien. Il se peut que je n'aie pas retrouvé encore totalement mes sens. Je flotte et je regarde le ciel une nouvelle fois. Qu'y a-t-il réellement là-haut ?

...



## Les étoiles des yeux de Blaise

J'ai pris la petite radio que Jean m'avait offerte le jour de notre mariage. Je me suis assise sur la vieille balançoire de bois tant aimée de mon petit-fils. J'ai sorti de la poche de ma veste de laine rouge un papier abîmé. Je l'ai serré dans ma main tremblante et j'ai demandé à mes yeux fatigués de relire les inscriptions de mon fils. Il était venu quelques mois plus tôt pour régler la radio, cela avait l'air si simple pour lui. En échange, je lui avais cuisiné les gâteaux à la figue qu'il me réclamait quand il était encore enfant. Mais je crois qu'il ne les a pas mangés : son régime est très strict, et il ne pourra pas les apporter avec lui dans l'espace. J'ai scrupuleusement suivi ses instructions, j'avais peur de me tromper et de ne pas être à ses côtés en ce jour si important pour lui, pour tous. Mais soudain, mêlée aux chants des moineaux, une voix étrangère dansa dans le vent. *Trente secondes avant décollage, compte à rebours lancé.* La voix assurée d'hommes qui ont fait bien trop d'années d'études résonne dans mes oreilles. Elle stresse mon petit cœur de dame âgée. Il devient plus angoissé que lorsque mon fils tombait du portique étant petit. J'ai toujours eu peur pour Blaise. La peur est plus forte que toutes les autres émotions lorsque je regarde mon enfant. Plus forte que la tristesse, plus forte que la colère, plus forte que la joie elle-même parfois. Lorsque, les yeux remplis d'une haine infantile, il me crachait au visage un violent : "je ne t'ai jamais aimé maman !", même là, face à mon cœur de jeune mère détruit, la peur que ces paroles soient vraies était plus forte que la colère qui traversait mon corps. Un autre son sorti de la boîte métallique, *T-25 secondes. Vingt secondes. T-15 secondes. 12, 11, 10, 9 ... démarrage de la séquence d'allumage ... 6, 5, 4, 3, 2, 1, 0 ... Tous les moteurs sont en marche. Décollage! Nous avons un décollage ... 32 minutes après l'heure, décollage d'Apollo 11. La tour est dégagée.* Blaise a été lancé à toute vitesse dans un espace trop vaste pour lui. Si son père était là pour entendre ça, un sourire enfantin se serait dessiné sur ses joues rougeâtres. Jean, depuis sa plus tendre enfance, a toujours réagi ainsi face aux bonnes nouvelles.

Le vent agitait ma minuscule balançoire. Je décidai de me lever pour aller chercher l'album photo, il était si grand que tous nos souvenirs rentraient dedans. J'ai dû souffler dessus, pour que toute la crasse s'enfuit. Je suis retournée dans mon jardin endormi, et j'ai ouvert l'album, les yeux noyés de douces larmes, les oreilles rivées sur la radio. Ma main attrapa au hasard un des clichés, il est beau, ce petit homme. Blaise a cinq ans, le sourire fier. Dans sa fusée de carton, les yeux emplis de supernova, de constellations et de trous noirs, les joues rougies par le froid, le cerveau brûlant à cause de ses débuts d'ingénierie. Il fixe l'objectif tenu par son père, tout aussi fier que lui. Des millions de kilomètres le séparaient de nous, simplement dans sa petite tête d'enfant. Ses rêves étaient si puissants, que mélangés aux fusés qui naviguaient entre ses neurones, ils semblaient hurler un majestueux opéra. Les mélodies spatiales ont créé une barrière autour de ses oreilles enfantines. Rien ne lui faisait peur à notre enfant. J'attrapai une autre photo, plus récente, plus dure à regarder. Blaise a dix-sept ans, le sourire rêveur. Il était au beau milieu d'un champ de blé, emmitoufflé dans un manteau plus grand encore que sa détermination. Assis sur la racine d'un arbre mort, il observe les étoiles qu'il convoite tant. Son père lui a offert avec toutes nos économies un magnifique télescope, la lune se reflète en lui. Il espère peut être le voir parmi les nébuleuses,

son père. Depuis sa mort, Blaise s'enferme dans le travail, comme si l'encre indélébile de ses livres pouvait effacer la douleur. Mon fils a vite grandi, et lorsque je pose mes yeux sur la photo suivante, il est si différent que son père aurait du mal à le reconnaître. Blaise a trente ans, le sourire fatigué. Il porte un costume terne, et une chemise parfaitement ajustée, comme les grands. Petit, il a toujours rêvé d'une belle tenue d'astronaute blanche, comme dans les films futuristes qui le nourrissaient. Il a sur ses genoux son chat noir, Orion. L'animal dort, l'homme aurait besoin de dormir. Il travaille nuit et jour, il se force à sourire, la tête dans les étoiles comme à son habitude, mais les étoiles semblent avoir cessé de briller là-haut.

La voix tout droit née de la radio m'a ramenée sur terre. J'attendais une bonne nouvelle, je redoutais les paroles de ces ingénieurs responsables de la vie de mon fils, par peur qu'ils m'annoncent sa mort. *Lumière, altitude, vitesse. 3 1/2 bas, 220 pieds, 13 en avant... en avant. Bonne descente. 200 pieds, 4 1/2 vers le bas. 5 1/2 vers le bas. 5 1/2 en bas, 9 en avant. C'est bon. 120 pieds. 100 pieds, 3 1/2 vers le bas, 9 en avant. Cinq pour cent. D'accord. 75 pieds. Il a l'air bien. Il a l'air bien, mon fils allait bien, je respirais de nouveau l'oxygène terrestre. Blaise est né pour marcher sur la lune. Blaise a évolué grâce à ses rêves. Blaise a grandi pour ses rêves. Blaise a partagé autour de lui son ambition. Allumage ... Plus bas de 2 1/2. Vers l'avant. Vers l'avant. Bien. 40 pieds, en bas 2 1/2. Enlevez de la poussière. 30 pieds, 2 1/2 vers le bas. Faible ombre. 4 en avant. 4 en avant. Dérive un peu à droite. D'accord. En bas. Il était si proche de son but. J'avais hâte qu'il rentre à la maison dans quelques semaines, pour me raconter toute cette aventure de vive voix. Je voulais tout connaître, son ressenti, ses émotions, tous les moindres détails techniques qu'il m'explique si bien. Blaise me manquait, mais je le savais heureux là où il était. Je vais être fière de raconter à mes amies que mon fils, mon petit enfant tant adoré, a marché sur la lune, comme les plus grands de ce monde. Mon bébé allait faire partie des grands Hommes. Oui. D'accord. Lumière de contact. OK, arrêtez le moteur.*

J'éteins la radio. Je rentre dans ma maison. Je la pose sur la table du salon. Je monte à l'étage, dans la chambre de Blaise. Elle n'est pas rangée, comme toujours. Même loin de moi, il met le désordre, dans sa chambre, dans mon coeur. Je m'assois sur son lit. Les draps sont bleu nuit. Les étoiles sur le mur me sourient. Je ne tremble plus. Je fixe la tapisserie jaunie en face de moi. Je pose délicatement mes mains sur mes genoux couverts d'une lourde jupe foncée. J'ai passé du bon temps à imaginer cet exploit qui aurait rendu mon fils heureux. Il aurait pu vivre ce voyage hors du commun. Il aurait pu si ma peur ne l'en avait pas empêché. Je craignais de le perdre, comme toujours. J'ai toujours eu peur pour lui, mais aujourd'hui c'est fini, je n'aurais plus peur. Je n'aurais plus peur car mon petit Blaise n'ira jamais sur la lune. Car par amour, sa maman a voulu le garder près d'elle. Car par peur, sa maman l'a empêché de voler entre les étoiles. Car par stupidité, sa maman n'a pas vu qu'il en souffrait. Car par haine, c'est à sa maman que l'ancien enfant a pensé avant de se donner la mort. Car par remords, sa maman n'a plus jamais osé croire aux bonnes nouvelles.

LPA

### Le gâteau d'anniversaire

C'était l'anniversaire de mon frère, on avait invité toute la famille. On avait préparé les gâteaux avant que la fête ne commence. Comme gâteaux, on avait fait une tarte aux fraises, une à la pomme et un opéra au chocolat. La fête commence tout le monde s'amuse... Ça y est c'est l'heure d'apporter les gâteaux :

Ma mère arrive avec la tarte aux fraises,

Ma sœur arrive avec la tarte aux pommes,

Et moi j'arrive avec l'opéra au chocolat.

Mais... ma sœur qui n'a que sept ans fait tomber la tarte aux pommes par terre, sur le sol plein de crasse. Elle m'explique que ce n'est pas à cause d'elle que le gâteau est tombé, mais à cause de mon cousin qui était assis à côté d'elle : il lui a fait un croche-pied pour qu'elle tombe et qu'elle gâche l'anniversaire de mon frère car ils ne s'aiment pas. Il lui a fait une entourloupe.

Mon frère et mon cousin commencent à se crier dessus. Ma mère arrive pour les stopper. Elle sépare mon cousin dans une pièce et mon frère dans une autre. Mon père demande à ma cousine d'aller voir dans la cuisine s'il reste des ingrédients pour refaire la tarte aux pommes. Elle revient mais sans rien, aucun ingrédient ! Mon oncle et ma tante prennent la décision d'aller au magasin pour acheter le nécessaire et refaire la tarte aux pommes. Ils reviennent du magasin, refont une tarte aux pommes et l'anniversaire se passe bien.



LP12

## Une bonne nouvelle au nom du peuple

Le 3 août 1914, la guerre est déclarée. La France et les français doivent s'entraider pour réussir dans la crasse des chemins des tranchées pleines de trous, la tristesse et la difficulté. Ces quatre ans ont été difficiles pour tous les français et leurs alliés. Le 11 novembre la signature de l'armistice entre les alliés et l'Allemagne se déroule dans un wagon à Rethondes, dans la forêt de Compiègne. Quand la nouvelle a été annoncée, tous les français étaient heureux avec leurs alliés, les soldats survivants allaient revoir leurs familles qu'ils n'avaient pas vues depuis de nombreuses années. C'était une ambiance de fête : pendant toute la journée et la semaine ont eu lieu des concerts et des opéras, là où les plus grandes pièces de Mozart ont été jouées, alors que les racines des arbres ont été brûlées et que la nature reprend enfin ses droits. Les familles des morts essayent d'oublier ces moments difficiles. Les souvenirs de cette guerre resteront gravés dans leurs mémoires pendant toute leur vie. Pendant plusieurs années, les souvenirs de cette guerre restent et les familles relancent leurs vies.



## ADULTES

### **1<sup>er</sup> PRIX**

Lakhdar BENASSER – A38

### **2<sup>e</sup> PRIX ex-aequo**

Isabelle JACQUIER-BARTEL – A49

Laurent DEVISMES – A52

### **Prix spécial poésie**

Carine MASLANKA – A51

### **Mentions spéciales**

Maud ADAM – A41

Chantal Duez – A50

### **Prix ABS**

Gilles MANTEAU – A8





## **Finalistes Adultes**

Monique VALETTE – A6

Mathurine BECUWE – A7

Annie DESCAUCHEREUX – A18

Marie-Claire REPPEL – A24

Patricia BONNAUD – A32

Nathalie DHENIN – A48

Claire LABORIE – A53



## L'homme qui se faisait un sang d'encre

La semi-remorque venait de déposer la livraison de la journée : des milliers de journaux venant du monde entier. Les traducteurs s'affairaient à la recherche de la bonne nouvelle que leur patron attendait, dans l'espoir d'obtenir la prime promise. Marc n'était pas un patron classique. Toute la ville le prenait pour un illuminé depuis qu'il avait fait refaire le bitume des routes de la ville afin de permettre aux poids-lourds de déposer quotidiennement des tonnes de journaux. Il avait choisi un bitume de couleur rose : « cela va nous changer de toute cette grisaille » avait-il ajouté pour justifier son choix farfelu. Il avait recruté une centaine de traducteurs qui avaient élu domicile dans sa villa et qui épluchaient inlassablement les articles de tous ces journaux étrangers. Cela durait depuis des mois. En vain.

Le destin de Marc avait basculé à quatorze ans. Revenu plus tôt qu'à l'accoutumée de son collège, il lisait un article qui relatait les exploits d'un cycliste local, en rêvant de gloire, lui qui était un médiocre cycliste. Ce fut le seul article qu'il put lire. Son père, à peine rentré, piqua une vive colère lorsqu'il aperçut le journal dans les mains de son fils. Il avait interdit à la maisonnée d'y toucher avant qu'il ne l'ait lu. Il ne supportait pas de devoir s'accommoder d'un journal légèrement froissé. Il n'avait retrouvé son calme que lorsque, en guise de punition, son fils avait fini d'avalier l'article en question. Ce père, à lui tout seul, aurait pu certainement occuper une armée de psychologues mais jamais ne l'effleura l'idée de consulter un médecin. Le lendemain, contre toute attente, Marc gagna une course juché sur son vélo. Ses adversaires glosèrent sur cette performance inattendue : quelle entourloupe avait-il pu monter pour terminer en vainqueur ? Un moteur caché dans la selle du vélo ? Un raccourci connu de lui seul ? Un jumeau qui avait partagé l'effort ? Mais son dauphin était catégorique. Il n'avait pas lâché Marc d'une semelle pendant la course, sans pour autant pouvoir le dépasser : Marc avait bel et bien pédalé du début à la fin de la course.

Les courses suivantes, il échoua lamentablement dans les profondeurs du classement jusqu'à ce qu'il avala, volontairement cette fois-ci, un article sur un champion cycliste. Le lendemain, il gagna aisément une course, comme si les kilomètres et les côtes n'avaient aucun effet sur lui. Il aurait même pu enchaîner une seconde course. A partir de ce jour, il mena plusieurs expériences papivores. Il avala un article relatant une épidémie de grippe naissante, qu'il contracta aussitôt et le cloua au lit. Il avala également un article sur la photosynthèse des arbres, curieux de l'effet qu'il pourrait avoir. Il passa la journée du lendemain dans sa chambre, debout, les bras tendus à l'horizontale, immobile, incapable de bouger, ni même de parler. Grâce au miroir qu'il avait placé face à lui, il put constater que ses cheveux se tintèrent de vert. Il sentit même ses orteils s'enfoncer légèrement dans le parquet. Sa chambre était au-dessus de la salle de bain. Ses orteils cherchaient-ils l'eau comme le faisaient les racines des plantes ? Il retrouva un état plus humain ainsi que le blond de ses cheveux dans la soirée. Il prit le risque d'avalier un article sur la vie des rapaces. Ce fut l'expérience la plus extraordinaire de sa vie. Perché sur une falaise, il s'élança, prit son envol et tournoya dans les airs à l'affût du moindre mouvement qui pourrait se produire sur terre. Il distingua sans peine les mulots et autres rongeurs trotinant dans les champs. Il les épargna. Craignant que l'effet ne prenne fin soudainement, il se pressa, avant le coucher du soleil, de se poser à terre. Personne ne prit au sérieux les témoignages concordants qui signalaient un homme volant ce jour-là.

Et bien sûr, il y eut de nombreux articles qu'il évita soigneusement comme ceux traitant du dur labeur du bousier ou de la prolifique fécondité des reines-fourmis. Désormais il allait pouvoir décider de son futur : il lui suffisait d'éviter les drames des faits divers, ainsi que les rubriques nécrologiques. Il sélectionna avec soin les articles qu'il déglutit ce qui lui permit notamment de remporter six fois la cagnotte du Loto. Les services de la Loterie Nationale menèrent des enquêtes pour déterminer comment il avait pu réaliser cet exploit, mais personne n'imagina que des articles à la gloire des gagnants lui avaient suffi. Marc était ainsi devenu riche et puissant. Il était entouré et heureux. Sa seule occupation était de rechercher de bonnes nouvelles, qu'il ingurgitait sans modération. Une partie de la fortune qu'il avait amassée servait à alléger la misère du monde.

C'est lorsqu'il se mit à cracher du sang noir en toussant qu'il décida de consulter. L'infirmière fut surprise en voyant la couleur de son sang. L'examen confirma ses soupçons. Ce fut alors lui qui fit la une des journaux : son sang n'avait ni globules, ni lymphocytes. Lui seul comprit que l'encre de tous ces journaux avalés avait fini par se diluer dans son sang jusqu'à le remplacer. L'encre coulait dans ses veines. Le médecin était formel : ses organes ne résisteraient pas. Son foie et son cerveau irrigués par cette crasse sans nutriments étaient déjà mal en point.

Marc avala des articles qui fêtaient des centenaires. Serait-ce suffisant ? Son sang n'en devint que plus sombre. Il recruta alors des centaines de traducteurs, fit venir des journaux du monde entier en espérant découvrir un article relatant une histoire similaire à la sienne, avec une heureuse issue.

Comme tous les soirs, les traducteurs défilent dans le bureau de Marc et lui décrivent les articles qu'ils ont lus. Marc les écoute attentivement espérant découvrir la solution à son problème. Lorsque Pachaï entre dans le bureau, elle arbore un large sourire qui inonde le bureau. Elle a été recrutée récemment pour traduire l'hindi et réalise sa première journée pour Marc. Elle tient en main la traduction d'un article qui s'intitule : « on devient ce que l'on mange » et traite essentiellement de la nourriture trop grasse et salée qui nous empoisonnerait lentement.

« Je ne le sais que trop et c'est même ce qui a causé ma perte. Je me suis empoisonné. »

« L'auteur indique également que ce qui nous détruit peut nous sauver. »

« Comme le principe du vaccin ? »

« En quelque sorte. C'est votre don qui vous a empoisonné. C'est lui qui vous guérira. »

« Comment ? »

« La viande, vous l'appréciez comment ? »

« La viande ? bien cuite ! Mais quel rapport avec mon problème ? »

« Et si, désormais, vous mangiez de la viande saignante ? »

La transformation fut radicale. En quelques semaines d'un régime à base de viande bleue, le sang ingurgité remplaça l'encre. Le foie reprit son activité normale et la toux s'arrêta. Mais qui imagine un seul instant que Marc résistera longtemps, à la tentation de redevenir maître de son avenir ? Certainement pas vous !

## Nouvelle Eve

Mardi matin. Première claque. Joue droite. Monumentale. « Elle ne survivra pas. Un kilo cinq à la naissance, un cœur haletant, une pleurésie purulente... Il faut vous préparer au pire. » Voilà au moins qui a le mérite d'être clair et sans ambages. D'une cruauté presque chic et d'une inconscience crasse. Aussi réfrigérant que sa blouse couleur iceberg, le professeur assène sa vérité et son verdict, comme un juge inflige une sentence à un prévenu qui finalement ne l'était pas. Il faut dire que les cartes avaient été diablement mal distribuées. Un jeu à peine commencé et déjà pipé. Il lui avait fallu pourtant tellement d'énergie à cette petite chose à peine gigotante pour arriver à pousser un premier cri de victoire. Déjà un combat. Car tout le monde le sait, cela n'est pas suffisant sept mois. Vraiment pas suffisant. Comment arriver à faire sortir de l'air de poumons de la taille d'un cornichon ? Et voilà que le sort s'acharne et lui envoie en guise de macabre récompense des miasmes purulents. Une royale entourloupe. A peine en vie et déjà le premier rôle dans un funeste opéra. Une étoile est née ! Alléluia ? Il va falloir jouer des coudes pour arriver à chanter le deuxième acte. Tu seras guerrière ou tu ne seras plus ! C'est dit. Mais ne dit-on pas aussi que c'est au plus profond des abysses les plus sombres que l'on trouve l'énergie nécessaire et vitale de remonter à la surface ? Mais comment faire quand on est si petite ? Il fait si noir ...

Mercredi soir. Il pleut. Le ciel graffite parsemé de nuages cotonneux et crasseux semble pleurer lui aussi. La souffrance, une douleur imbibée d'angoisse et une tristesse infinie, dansent autour de la prison transparente dans une ronde infernale. Dante et son enfer n'ont qu'à bien se tenir. La concurrence est rude aujourd'hui. Le petit corps se crispe et s'arc-boute. Sous la peau diaphane, on devine le combat qui se joue à chaque respiration, chaque battement de cœur. La lutte est sauvage. Primale. Un instant de vie titanique dans un corps minuscule. Mais jusqu'à quand ? Quand on souffre autant, jusqu'à quand ? Et ils pleurent en se donnant la main. Un torrent de désespoir s'est déversé sur leurs vies et leurs âmes anéanties. Affres anthracites.

Jeudi midi. C'est l'accalmie. Comme si la bataille menée la veille avait laissé atone tous les protagonistes. Arriver à reprendre son souffle. Indispensable après la lutte. Elle semble plus calme, son petit nez n'est plus fripé et ses sourcils sont moins froncés. Ils la regardent, n'osent pas bouger, de peur de la réveiller et de briser l'instant de paix tant désiré. Ils voudraient la toucher, qu'elle sache à cet instant qu'elle est aimée. Une brume perlée, rose poudrée, vient de se déposer au-dessus d'eux. L'espoir renaît. Rêves isatis.

Vendredi matin. Temps suspendu. Tic-tac, tic-tac. Souffle retenu. Tic-tac, tic-tac. Journée sans fin. Tic-tac, tic-tac. Enfin le soir. Et puis la nuit. Tic...

Et puis samedi. Deuxième claque. Joue gauche. Magistrale. Le revoilà. Blouse immaculée, toujours marmoréen mais le regard moins arrogant. Un silence assourdissant où seuls les battements de cœur résonnent à tout rompre. La poitrine douloureuse, ils attendent, suspendus, l'annonce de la sentence. Un mot. Sauvée. Comment ? Sauvée, on vous dit. Sans explication. Il faudra se contenter de sauvée. Ils prennent. A bras le corps, de toute leur âme. Ils sont parents. À deux sangs pour sang.

Derrière la vitre du petit berceau, elle est là leur grande guerrière miniature, elle les regarde. Elle ne lâchera rien. Jamais. Elle a déjà compris le prix de la vie.

Du jaune, du rouge, de l'orange et du cyan ; de l'or, de l'argent et le l'ocre,

Arc en ciel de lumière, de joie et de bonheur,

Bonne nouvelle, Eve, la vie est belle !



## Ainsi va ma vie

Quand je suis né j'étais tout jeune, tout nu, tout rose et tout petit.  
Autour de mon berceau les gens disaient que j'étais un beau bébé. Bonne nouvelle.  
À cette époque je pleurais un peu, je dormais beaucoup et je buvais des hectolitres de lait. Cette vie nouvelle me plaisait bien.

Cela a continué ainsi pendant deux ans. Hélas, un jour est arrivée une petite nouvelle dans la famille. Ma sœur, paraît-il. Moi je n'avais rien demandé de tel. Inquiétante nouvelle, qu'allai-je bien pouvoir faire d'une petite sœur ?

Mais j'ai vite été rassuré, ce sont mes parents qui s'en sont occupé.

Quand j'ai eu trois ans, on m'a envoyé dans une école. Mauvaise nouvelle, fini la tranquillité. Il y avait là plein d'autres enfants, bruyants, turbulents, énervés et énervants.  
En plus, à peine m'étais-je un peu habitué, au bout d'un an, hop ! il y avait un nouvel arrivage.

Ainsi, pendant quelques années ai-je tenté d'acquérir difficilement, péniblement, de nouvelles connaissances. Enfin, à vingt-deux ans, j'ai eu mon bac.

Grande nouvelle à laquelle plus personne ne croyait, il faut bien le dire.

Puis j'ai trouvé un travail. Une autre surprenante nouvelle, d'après ma sœur. Aide-comptable dans un cabinet d'architectes. Vous allez me dire qu'aide-comptable, ce n'est pas très rock'n'roll, mais moi ça m'allait bien.

Et puis c'était un tout petit cabinet d'architectes, entendons-nous, on ne parle pas de Jean Nouvel.

Un jour, peu de temps après, ma sœur a quitté la maison à la suite d'une nouvelle entourloupe avec les parents. Depuis on ne sait pas ce qu'elle est devenue, on n'a plus jamais eu de ses nouvelles.

Remarquez, ma sœur, en ce qui me concerne, plus de nouvelles, bonnes nouvelles, elle peut bien se cacher en Nouvelle-Zélande si ça lui chante.

Quand j'ai eu trente ans, mes parents m'ont dit qu'il était temps que je me marie. Afin, notamment, de faire des enfants. Drôle de nouvelle, quel intérêt ? Moi je me trouvais très bien tout seul. Et puis où allai-je dénicher une personne avec qui me marier ?

J'ai cherché, j'ai cherché et, finalement, je l'ai rencontrée. À Paris. Au métro Bonne Nouvelle.

L'année suivante nous avons eu un enfant. Un garçon, je crois. Au début, cette nouvelle expérience a un peu bouleversé mon train-train et puis, vaille que vaille, tout est rentré dans l'ordre.

Pour mes quarante-cinq ans, curieux cadeau et fâcheuse nouvelle, ma femme m'a quitté. Sur les conseils de son nouvel amant. Bon, ce n'était pas plus mal finalement, cette nouvelle donne me ramenait à ma tranquillité du départ.

Ensuite rien de notable à signaler pendant plusieurs années... Ah si, j'ai acheté une nouvelle voiture. Une voiture électrique, on m'a dit que les énergies nouvelles, c'était la nouvelle mode.

Les derniers temps, à mon travail, j'avoue que j'avais de plus en plus de mal avec les nouvelles technologies. On m'avait donné un nouvel ordinateur qui, paraît-il, peut faire papa-maman. D'après la secrétaire, avec moi il faisait plutôt papy-mamie.

« *Nonobstant vos réticences, ouvrez-vous aux nouvelles pratiques* », m'a conseillé l'architecte.  
« *Adaptez-vous, que diable !* »

Je me suis concentré et j'ai réussi à faire démarrer cette satanée machine. C'était une nouvelle avancée dans mon adaptation.

Pourtant, peu après mes soixante ans on m'a annoncé que je devais quitter mon emploi. Étrange nouvelle, les architectes n'ont-ils plus besoin de comptables ?

Si si, m'a-t-on dit, mais il faut prendre votre retraite maintenant, place aux nouvelles générations.

« *Après le dinosaure, vivement son dauphin* » a persiflé la secrétaire, derrière son écran.  
« *Donc, jusqu'à nouvel ordre vous serez en inactivité* », a souri l'architecte en posant sa main sur mon épaule.

Jusqu'à nouvel ordre, jusqu'à nouvel ordre... façon de parler. D'après ce que je constate autour de moi, la retraite, jamais personne n'en sort vivant. Triste nouvelle.

Mais j'ai choisi de relever courageusement ce défi, en donnant une nouvelle orientation à mon existence. J'ai acheté un fauteuil confortable, des pantoufles fourrées, des pastilles de menthe, un chien, une pipe et je me suis mis à lire le journal.

Hélas, les nouvelles ne sont pas souvent bonnes.

Cependant un jour, un beau jour, j'ai lu que la ville de Senlis organisait une nouvelle édition de son concours d'écriture. (Senlis qui, par bonheur, n'a rien d'une ville nouvelle.)

Enfin une nouvelle occupation intéressante, me suis-je dit.

J'ai éteint le chien, j'ai lâché mon téléphone portable dans le jardin, j'ai écrit « Do not disturb » à la peinture rouge sur l'écran de la télévision, j'ai détruit la sonnette de l'entrée à coup de parapluie, j'ai bu une bassine de café bien noir, bien fort, bien chaud et bien salé, j'ai sorti le dictionnaire du frigo, j'ai taillé ma gomme, j'ai retroussé les manches de mon crayon, puis je me suis lancé dans cette nouvelle aventure...

...et voilà, je vous envoie ma nouvelle, j'espère que vous la trouverez bonne.



*Ainsi démarre l'histoire au fil du métro  
A la découverte de personnages touchants et rigolos  
Se racontant dans leur train-train quotidien  
Suivez-moi dans les entrailles du métropolitain.*

Hurluberlu, poivrot de profession  
Cherche bouteille *Cour St-Emilion*.  
Arrivé à *Bonne Nouvelle*  
Zigzaguant entre les poubelles,  
Il croise un timbré  
Qui lui assure avoir vu Mr *Parmentier*.  
Fariboles et fadaïses  
Il est déjà au *Père Lachaise*.

Dame jouant concertos à tire-larigot  
*Carrefour Pleyel*, Cherche piano.  
« Aller donc voir ce tzigane au violon d'or  
Qui swingue en *Gare du Nord* »  
Lui dit *Richard Lenoir*,  
Campé sur le trottoir  
Qui, lassé de ce charivari,  
File s'ambiancer avec son ami *Garibaldi*.

*Jeunes filles du Calvaire* parties de bon matin  
Faire des emplettes aux Grands Magasins,  
Croisent dans le souterrain du métro *Fulgence*,  
En voyage pour admirer le *Dauphin* de France  
Nageant entre le *Louvre* et le *Quai de la Rapée*.  
« M'aurait-on fait une entourloupe ! », se dit-il en pensée.  
Il n'est point dans la seine, mais au Temple emprisonné  
Avec la crasse de Paris et le poète *André Chenier*.

Jeune homme au bouquet de fleurs  
Gare *Montparnasse*, guette l'heure.  
Attendant sa dulcinée sur le quai  
Avec impatience à l'idée de la retrouver,  
Il rêve de Bretagne, sa terre natale  
Un retour aux racines en estival.  
Au regard bienveillant de sa grand-mère  
Une escapade entre terre et mer.

Adolescent s'enivrant de mangas  
Cherche son rat station *Opéra*.  
Dans ses oreilles, un tohu-bohu  
*Duroc*, d'électro et de musique de rue.  
Ouf ! S'écrit-il. Je l'ai enfin retrouvé,  
Abandonné sur un banc rue de la *Gaîté*,  
Prêt à servir de repas à un chat  
Venu du *Pont de l'Alma*.



Les cheveux tire-bouchonnés derrière son crâne étaient retenus par un crayon de bois. Sa peau claire parsemée de petites taches laissait à penser qu'elle avait été rousse, une jolie rousse. Ses traits, aujourd'hui affaiblis, avaient gardé quelque chose de gracieux. Bien que simplement vêtue, large chandail, pantalon de coton et chaussures plates, elle n'avait rien de banal. Il y avait chez elle une sorte d'élégance, une grâce, portées par un corps qu'on devinait mince sous ses vêtements trop amples.

Sac au dos, elle était arrivée un soir d'avril, martelant la lourde porte du couvent de ce village de Bourgogne. Elle avait frappé, on lui ouvrit. Elle s'était tue, on ne la questionna pas. Elle avait tendu la main, on la nourrit. Elle était fatiguée, on lui offrit un lit.

Contre quelques travaux, elle eut le gîte et le couvert. Sa vie s'installa doucement, sans avenir, sans projets. Quoique plutôt taciturne, elle sut se faire aimer des religieuses. Infatigable, elle jardinait, raccommoait, astiquait, chassant la crasse là où personne ne l'avait jamais vue et ne quittant sa besogne que pour de longues promenades, seule dans la campagne.

Au village, plus curieux qu'accueillants, ils essayèrent d'engager quelque conversation. Elle répondait à peine, les laissant frustrés de ne pas en savoir davantage. Plus tard, on sut qu'elle s'appelait Jeanne. Jeanne ... rien de plus.

« Pas causante la Jeanne. Pour faire tant de mystères, faut pas avoir la conscience tranquille. »

Un matin, alors qu'elle entamait sa marche, son chemin croisa celui de Joseph. Le Pierreux, comme on l'appelait au village. Passionné de minéraux, il avait amassé au fil des années une extraordinaire collection de pierres qu'il continuait d'enrichir. Là encore, on parlait.

« Entasser des cailloux dans sa maison, quelle drôle d'idée ! »

Personne ne les avait vus, ces « cailloux », personne, enfin ... personne du village. Joseph ne les montrait qu'à ceux qu'il savait pouvoir les aimer. De telles merveilles, ça se mérite.

« B'jour », lança-t-elle. C'était à peu près la limite qu'elle pouvait atteindre, s'adressant à un étranger.

Au couvent, c'était tout autre. Elle avait fini par aimer les liens qui s'étaient tissés entre elle et les nonnes qu'elle appelait affectueusement mes petites sœurs. Elles la savaient sans foi mais avaient accepté ce cœur simple dont les gestes généreux valaient bien des prières.

« Bonjour », répondit-il, assez surpris. Bien qu'ils se fussent souvent croisés, elle s'adressait à lui pour la première fois.

Un autre jour, il aperçut au loin sa longue silhouette. Il se dit qu'il y avait chez cette étrange femme une dissonance entre son visage marqué de sillons, preuves des ans passés, et la vitalité de son corps encore plein de vigueur. Arrivée près de lui, elle stoppa sa marche et le dévisagea, ce qui le mit mal à l'aise.

« Il faut vous soigner, bientôt il sera trop tard ! » Et elle reprit son chemin. Joseph se dit que la vieille Jeanne avait la cervelle bien dérangée.

Sa santé ne l'avait jamais inquiété. À son âge, quoi de plus normal qu'un peu de cholestérol et une tension légèrement trop élevée. Il y avait bien cette douleur qui lui chatouillait le bas des côtes de temps à autre. Rien ... il n'en avait même pas parlé au Docteur Genêt. Le médecin le connaissait par cœur (depuis tant d'années ...) et il ne manquait pas de griffonner régulièrement la même ordonnance, à la même fréquence. Alors, que pouvait-il lui arriver ?

Les mois passèrent ... Le destin tarda avant de remettre sur le même chemin Jeanne et Joseph. Cette fois, s'arrêtant devant lui, elle planta son regard dans le sien et d'un ton ferme, presque agressif lui lança : « Qu'attendez-vous ? La mort ? Pressez-vous alors qu'il est encore temps, avant que le mal prenne racine ». Et elle disparut.

Stupéfait par ce qu'il venait d'entendre, il s'assit sur le tronc d'un arbre que l'orage avait couché. Il resta là un moment, ne comprenant pas ce qui venait de se passer. Et si elle disait vrai ... Si la vie qui l'avait toujours épargné lui faisait maintenant une entourloupe. Vite, remonter le sentier, la rattraper ... Mais vite, il ne le pouvait pas. Une bouffée d'angoisse serra sa poitrine et raccourcit son souffle. Le pas de Jeanne était rapide, le sien ralenti par le malaise qui l'asphyxiait. Alors,

doucement, il reprit ses esprits et, tout en regagnant le village à pas lents, se dit qu'il verrait le Dr Genêt sans plus tarder.

Biopsie, analyses, scanners, ... résultat : tumeur au foie. « Bénigne ou maligne ? », questionna-t-il sans trop espérer la réponse qu'il aurait aimé entendre.

« Vous allez être très occupé dans les mois à venir », se contenta de répondre le Professeur Ludovski, oncologue à l'hôpital de Dijon. C'était sa façon de botter en touche sans en dire davantage. Joseph avait compris et devait encaisser le coup.

Il fut en effet très occupé. Rendez-vous, déplacements, séances de chimiothérapie, de radiothérapie ... Fatigue, découragement ... Un matin au réveil, il découvrit une touffe de cheveux sur son oreiller. Ce fut ce matin-là qu'il décida de se battre. Mais suffit-il de décider ?

Après quelques mois de traitement, pour dire qu'il était guéri, c'était trop tôt. Ce qu'on pouvait dire, c'est qu'il était en rémission.

Le temps passait, les contrôles se succédaient et, à chaque visite, même résultat, plus de trace du mal.

Durant tous ces mois, tout occupé à ses soins, il ne revit pas Jeanne. Jeanne qui l'obsédait. Jeanne sans qui il serait mort. Il lui devait la vie. Il fallait la revoir, lui parler. Il y avait pour lui maintenant comme une urgence.

Les sœurs ne le laissèrent pas entrer mais acceptèrent de la faire venir au parloir.

Joseph n'eut jamais d'explications. Intuition ? Connaissances en médecine ? Sorcellerie ? Qu'importe, il vivait.

Une relation s'installa doucement entre ces deux originaux qu'au village on regardait sans comprendre. Au fil des jours, une complicité fit naître une histoire grandissante, belle par sa simplicité et sa sincérité. Une histoire, de celle qu'on reçoit à l'automne de sa vie comme un cadeau auquel on ne s'attendait pas.

Les années passèrent et cet amour-amitié ne prit fin que lorsque Joseph dans une chambre d'hôpital ferma les yeux de son amie dont le cœur fatigué avait cessé de battre.

Elle était partie sereine. De ses deux mains, elle avait emprisonné celles de Joseph qui, tendant l'oreille avait recueilli sa dernière parole « Ne sois pas triste mon Joseph, nous nous reverrons. » Ses sœurs auraient-elles fini par lui communiquer leur foi ? Probable ...

Cette femme qui était arrivée tardivement dans sa vie et qu'il aimait tendrement se mourait. Son chagrin était si fort que Joseph était prêt à partager cette croyance et à se soumettre à l'idée que cet au revoir valait mieux qu'un adieu. Aussi déraisonnable que ce fût, il se prit à accepter que tout n'était pas fini et, de toute son âme, à penser que c'était une bonne nouvelle.

## Les mystères d'Alice

Alice travaillait depuis dix années à la poste centrale du dixième arrondissement. Chaque jour à 7 heures tapantes, elle prenait le métro, ligne 5, station Eglise de Pantin, changeait à gare du Nord à 7 h 15, ligne 4, et descendait à Strasbourg Saint Denis. Il lui restait quelques minutes pour atteindre d'un pas tranquille la poste à l'angle de la rue Mazagran et du boulevard Bonne Nouvelle. Elle aimait cette routine, et s'y glissait sans bruit. Toute grise parmi la grisaille du quotidien banal. Elle était tellement discrète, voire transparente, que certains de ses collègues, surtout parmi les nouveaux, ignoraient jusqu'à son nom.

Alice Dupont cultivait l'insignifiance. Elle n'était pas franchement laide mais pas belle non plus. Alice, était de taille moyenne, de volume moyen. Nez ordinaire, bouche mince, cheveux blond foncé raides et retenus en queue de cheval sur la nuque. Seuls ses yeux étaient remarquables, d'un bleu transparent et léger comme un ciel de printemps. « Ma pauvre fille, lui répétait sa mère en la regardant, avec une tête comme ça, même un clochard ne voudrait pas d'toi » Elle avait appris dès l'enfance à se fondre dans le décor, où qu'elle soit. Tout avait commencé à sa naissance d'enfant non désirée. On n'avait rarement rencontré un nourrisson qui ne pleure pas ou presque pas. Elle ne poussait que quelques vagissements pour réclamer de quoi survivre. « Elle n'est pas normale la p'tite, t'as vu comment elle me regarde ?

Ses parents, de condition encore moins que modeste n'étaient pas de braves gens. Cela n'avait rien à voir avec la pauvreté. C'était un état d'esprit. Il y a des pauvretés dignes. Eux cultivaient l'envie, l'indignité, la mesquinerie, la crasse de l'âme, la violence.

Alice poussa comme elle pouvait, petite dernière d'une fratrie de cinq enfants. La maltraitance, racine de leur mal être, se vivait au quotidien, que ce soit verbalement ou physiquement. Pour s'évader de l'enfer parental, lorsqu'ils le purent enfin, les enfants ne se donnèrent que deux choix : se battre contre la terre entière en devenant marginaux, ou se réfugier dans le rêve. L'un et l'autre de ces choix relevaient de la même fuite. Il ne leur était pas venu à l'esprit qu'une réalité plus douce puisse exister. Alice avait choisi le rêve. Le rêve avait commencé au fond du placard où les enfants étaient régulièrement enfermés. Elle aimait cet endroit où elle se sentait paradoxalement en sécurité. « Je deviendrai invisible s'était-elle promis ! » Elle avait alors, pris la ferme résolution, de devenir invisible.

7 h 30 Les portes à l'arrière de la poste s'ouvraient. Alice se glissait à l'intérieur comme une ombre. Elle était affectée au tri du courrier et cela lui plaisait. Elle avait refusé toutes les promotions que les hiérarchies successives lui avaient proposées. « Non je vous remercie je suis très bien comme ça » Ils avaient fini par renoncer. Le courrier la fascinait. Les enveloppes aux formats différents, les écritures, les parfums, les adresses, les timbres et leurs images, la façon dont ils étaient collés, tout lui racontait une histoire. Elle scrutait tous les détails avec attention et bâtissait des romans. Elle avait ses habitués, ceux qu'elle reconnaissait, ceux qu'elle aimait et ceux qu'elle détestait, sans savoir pourquoi, car par principe elle ne se posait jamais de questions.

Son rêve c'était la vie des autres car la sienne n'existait pas. Bien sûr, elle avait eu parfois envie d'aller voir à l'intérieur des lettres closes, ouvrir et lire pour savoir ce qu'il s'y passait. Mais non, elle avait résisté à la tentation et s'était mise à écrire, les histoires que les lettres lui inspiraient.

Elle habitait un minuscule studio en rez de chaussée, à peine plus grand qu'un placard, situé dans une petite rue étroite à deux pas du métro. Elle y vivait chichement. 14 h 30, elle quittait la poste, métro ligne 4 changement Gare du nord, ligne 5 Eglise de Pantin. Elle ne ressortait qu'en cas de nécessité domestique. Elle était restée là où elle avait été élevée, dans la même banlieue populaire. Elle n'avait pas d'amis. Elle n'était pas malheureuse. Elle avait passé tant d'années à s'appliquer à survivre qu'il ne lui venait pas l'idée de vivre autrement.

Ce lundi-là, elle avait pratiquement terminé son tri du matin lorsqu'elle vit une grande enveloppe de couleur grège adressée à son nom : Alice Dupont, poste centrale du dixième arrondissement, avec la mention « personnel » écrite en travers de l'enveloppe. « A LOUER, quartier de l'Opéra, studio 18 m2 tout confort, 5ème étage sans ascenseur, 580 € par mois CC, s'adresser au concierge dans la cour du 16, code porte B349. » Pas un mot d'accompagnement, pas de signature. Cela faisait 10 ans qu'elle ne parlait à personne, alors, qui et pourquoi ? Elle cherchait en vain un indice. Rien ne lui venait en mémoire qui eut pu la faire sortir de l'anonymat.

14 h 30. Pour la première fois elle ne se précipita pas vers le métro. B349, « Je vous fais visiter moi c'est Farid » Le concierge, était accueillant et volubile mais il ne fit aucune allusion au pourquoi du courrier ni à l'identité de l'expéditeur « tant pis se résigna-t-elle, Je trouverai bien un jour ! ». Elle n'avait pas appris à être sociable mais elle maîtrisait parfaitement la patience, c'était le bon côté de ses heures de placards.

15 h30, elle avait signé le contrat laissé en délégation au concierge. Elle s'offrit l'incroyable luxe d'un taxi pour transporter ses affaires réduites au minimum vital. A 22 h 30 elle franchissait la porte de l'immeuble. A 30 ans, Alice Dupont commençait une autre vie. Le changement radical l'avait comme réveillée d'un long sommeil. Elle ne marchait plus la tête baissée et regardait autour d'elle, comme si à chaque pas un inconnu allait l'aborder en lui disant « bonjour c'est moi qui vous écris vous me reconnaissez ? ». Elle avait découvert qu'il existait un monde vivant, où les gens se parlent, sans qu'un danger particulier ne les menace. Elle avait pris l'habitude de flâner en sortant du travail l'après-midi. Elle était plus détendue, moins pressée, elle relevait la tête et ralentissait son pas. Les Grands Boulevards, les cinémas, les théâtres, les boutiques. Elle était comme une enfant qui voit un manège pour la première fois.

« Bonjour Melle Alice » Edgar, gardien à la poste, était fier de son rôle protecteur. La cicatrice qui barrait sa lèvre supérieure, mémoire d'un vilain bec de lièvre, lui donnait un air inquiétant qui complétait l'impression de force qui se dégageait de lui. Son gabarit était impressionnant.

« Bonjour Edgar » Elle se glissa jusqu'à son poste de travail discrètement, comme toujours. Elle avisa un courrier posé sur la pile de lettres qu'elle devait trier, c'était une enveloppe grège, même papier, même écriture que la précédente :

Melle Alice Dupont, poste centrale du 10<sup>ème</sup> arrondissement. « PERSONNEL »

INVITATION - Billet à retirer au guichet

Théâtre de la Porte Saint Martin « Dauphin malgré lui »

20 h 30, Vendredi 10 avril

Elle se laissait glisser dans la soumission à ce mystère comme elle s'était laissée enfermer dans le placard de son enfance. Fraîche et légère elle sortait du théâtre en pensant aux petits mots anonymes... Dieu savait il écrire ? De l'autre côté de la rue un homme souriait.



## Une interférence sulfureuse

— Monsieur Lebecq, Monsieur Lebecq ?

L'air hagard, surpris par l'interpellation du petit homme en complet gris, Victor se retourna sur le personnage singulier qui s'adressait à lui. Le sexagénaire avait fière allure: couvre-chef et cheveux gris également, cigarette aux lèvres, fine moustache soulignant les traits replets de son visage poupin. Cependant la placidité de sa physionomie était éclipsée par deux gros yeux noirs, roulant sournoisement comme des billes, amplifiés par les verres en cul de bouteille de l'épaisse paire de lunettes en écailles, campée au bout d'un petit nez, quasi inexistant...

— Qui le demande ? répliqua le mendiant hirsute qu'on venait visiblement de contrarier.

— Vous êtes bien Monsieur Lebecq ? Victor, Gabriel, Malo, Lebecq, né à Saint-Brieuc, le 31 octobre 1904 ? ponctua le petit homme gris d'une voix de stentor, tout en inclinant de la main droite son chapeau de feutre cendré pour saluer son interlocuteur. Il leva ensuite le bras gauche (tenant une serviette de maroquin bordeaux verni) à hauteur des yeux afin de consulter, impatient, sa montre bracelet et laissa alors apparaître à l'un de ses doigts potelés, une bague en or rose sertie d'un rubis, rouge sang, qui dénotait étrangement avec sa sobre apparence...

— Voilà dix minutes que j'essaie de vous réveiller pour vous extirper de cette couverture et de ces cartons sales...!

Alors pourriez-vous me confirmer s'il vous plaît votre identité ? Il lança, un rien agacé, son mégot dans le caniveau.

— Qui êtes-vous ? répondit d'une voix rauque le clochard amaigri, émergeant de sa couche sommaire, dans un épais nuage de poussière. Il enjamba un monceau d'épluchures, de guenilles nauséabondes et un cageot de quignons rassis, une bouteille vide dodelina du goulot jusque sur ses godillots défraîchis, fendillés de toutes parts...

— Vous voyez bien que je dormais, Bon Dieu ! s'offusqua le nécessiteux.

— Désolé Monsieur Lebecq, mais je suis Monsieur Martinet, notaire, rue de la Victoire, à deux pas de l'Opéra. Excusez-moi de vous déranger par cette douce matinée de la Toussaint, mais c'est pour une affaire de la plus haute importance. J'ai tenu à me déplacer en personne pour vous en faire part...

— Arrêtez de m'importuner, l'Oiseau, il n'y a plus de Monsieur Lebecq, depuis dix ans que je suis à la rue. Laissez-moi tranquille ou donnez-moi un petite pièce de 50 francs, pour me permettre de passer une bonne journée...

— Pardonnez-moi d'insister Monsieur Lebecq, rétorqua le notaire, mais j'ai une bonne nouvelle pour vous ! Une nouvelle qui va changer votre vie ! ... Non, ne vous remettez pas sous votre couverture, écoutez-moi, UNE BONNE NOUVELLE, je vous dis..., ajouta-il en haussant le ton.

Pointant à nouveau son visage mal rasé et buriné par des années d'errance, le sans-logis protesta avec véhémence auprès de l'officier public, tout en consultant, détaché, une affichette jaune de l'exposition de lithos rares de Matisse.

— Une bonne nouvelle ? Une bonne nouvelle ! Voilà des lustres que je hais les bonnes nouvelles, je ne crois pas à la BONNE « bonne nouvelle » ! Alors fichez le camp ! jura-t-il en froissant son papier qu'il jeta en direction de l'autre.

— Mais enfin je vous assure..., aboya le notaire, comme pour couvrir les bruits de l'avenue, les pétarades d'une Isetta bleu turquoise, flambant neuve et la cloche d'un trolley lointain.

— Écoutez, confessa le vagabond, en se redressant maladroitement, toute mon existence a été émaillée de fausses bonnes nouvelles qui ont gâché ma vie et celle de mes proches. Son visage émacié esquissa un rire nerveux.

Le pauvre homme était visiblement mieux éduqué qu'il n'y paraissait au premier abord.

— Mais cette fois c'est une VRAIE bonne nouvelle ! jura le notaire. Vous pouvez me croire, c'est...

— Bonne nouvelle, tu parles, l'interrompit le clochard, encore une entourloupe de la vie oui... Vous voulez tout savoir, eh bien, ça a commencé quand j'avais dix ans. Avant de partir à la guerre dont il ne revint pas, mon pauvre père, cordonnier, avait travaillé sang et eau pour m'offrir, bonne nouvelle disait-il, ce petit couteau de poche rouge (le montrant au notaire) dont je rêvais depuis tout petit. À peine me l'eut-il ouvert, que je tombai dans l'escalier de la cave sans lâcher le précieux objet. La lame se referma sur mon petit doigt, sous le poids de mon corps dégringolant, et trancha net la première phalange. Il tendit, paume en avant, sa main mutilée recouverte de crasse et de colère...

— A vingt ans, reprit-il, bonne nouvelle à nouveau, ma mère, sous le coup de l'émotion, après avoir parcouru en courant cinq kilomètres à travers champs, pour me rejoindre sur mon lieu de pêche, m'annonçant que j'étais pris à l'école d'ingénieurs de Rennes, décéda sous mes yeux d'une crise cardiaque ! À trente ans, alors que j'avais oublié tous ces malheurs, les considérant comme de funestes coïncidences, autre bonne nouvelle, ma femme m'apprend

qu'elle est enceinte. Pour fêter l'événement, nous sommes allés prendre un verre de sirop chez mon oncle. À peine eut-elle bu d'un trait le contenu du verre, qu'elle suffoquait et se mettait à enfler dangereusement. Elle n'eut pas le temps d'arriver à l'hôpital et décéda dans mes bras. Nous sûmes plus tard qu'elle avait ingéré une guêpe qui l'avait piquée dans la gorge, la condamnant par embolie, ainsi que le bébé de trois mois qu'elle portait... À quarante ans, peu avant la fin de la guerre, encore une bonne nouvelle, mon patron proclamait ma nomination au poste d'ingénieur en chef dans l'usine où je travaillais, faisant de moi son dauphin pour reprendre, à terme, la direction de l'entreprise. À l'instant où il délivrait la bonne nouvelle, une sirène d'alerte retentit et quelques secondes plus tard, une bombe américaine détruisit tout le site, causant de nombreuses pertes humaines et la mise au chômage instantanée des survivants. Puis en pleine déprime je me suis retrouvé à la rue, ici à Paris, sans vraiment savoir comment... Alors maintenant que j'ai cinquante ans (depuis hier), que tout le monde s'en fout et que je survis, dans un suprême anonymat, grâce aux subsides de la bonté des passants, j'aspire à une tranquillité totale, loin de mes racines, des bonnes nouvelles et de leurs malheurs associés. Vous comprendrez, Monsieur le notaire, que je redoute, depuis mon plus jeune âge les bonnes nouvelles, et surtout les bonnes nouvelles venant des autres...

— Mais enfin, je ne me serais pas déplacé en personne, un 1er novembre, si la nouvelle n'était pas d'importance, assura le notaire. Écoutez ce que j'ai à vous dire et vous déciderez ensuite....

— Ne dites rien, ça porte malheur ! beugla le clochard.

— Vous connaissez Monsieur Hagopian ?

— Qui ?

— Nicodème Hagopian, il résidait dans l'immeuble en face de votre.... de votre bivouac. Un grand monsieur, chauve, avec une voix gutturale, un léger accent et sans cesse affublé d'un noeud papillon. Il se déplaçait avec difficulté...

— Ah oui, je me souviens, déclara le clochard, je l'aide souvent à traverser la rue, il a toujours une petite pièce pour moi et m'a même donné une fois sa pelisse doublée en peau de taupe. Je ne savais pas qu'il s'appelle Agapien...

— Qu'il s'appelait, Monsieur Lebecq ! Et c'était Hagopian son nom, rajouta le notaire. Il nous a malheureusement quittés le mois dernier, des suites d'une longue maladie, laissant derrière lui un important patrimoine, avec des maisons de rapport dans tout Paris et en Normandie ainsi qu'une magnifique collection de tableaux de maîtres de la Renaissance, inestimable ! Nonobstant tous les contacts qu'il avait et sa vie trépidante, sans réelle famille ou de proche qu'il appréciait suffisamment, c'est à vous qu'il a décidé de léguer toute sa fortune, Monsieur Lebecq. Et après les vérifications d'usage, je vous confirme que vous êtes bien le seul héritier de feu Monsieur Hagopian...

— Mais pourquoi cet inconnu m'aurait transmis tous ses biens ? lâcha, incrédule, le vagabond hébété.

— Eh bien, répondit le notaire, touché par autant de sollicitude de votre part à son égard, alors que vous n'aviez rien, hormis cette couche rudimentaire sur une bouche d'aération du métropolitain, il a estimé que vous seul étiez digne de recevoir son héritage. Vous savez, il vous observait souvent, jour et nuit, par tous les temps, au travers de la fenêtre de sa chambre dans son hôtel particulier, de l'autre côté de l'avenue. Et il vous avait pris en sympathie sans jamais avoir osé vous le dire... Vous êtes riche désormais Monsieur Lebecq, très riche, vous voyez bien que la vie peut vous apporter de très bonnes nouvelles ! Vous allez pouvoir repartir du bon pied !

— Repartir ? Tu parles, à chaque fois qu'on m'a annoncé une bonne nouvelle, un malheur est arrivé dans la foulée ! Il se retourna, songeur, en descendant sur la chaussée pour observer l'habitation, de style haussmannien, richement lotie de balcons, moulures et corniches en pierre de taille... À cet instant, le bus plate-forme Panhard, en livrée vert surligné de filets jaunes et ivoire, circulant sur la ligne 13 de la Régie autonome des transports parisiens, arrivant pile à l'heure, le faucha brutalement dans un fracas dément. Ainsi pris fin la triste existence de cet éternel martyr que la vie et ses vicissitudes n'ont pas épargné. Son dernier regard fut pour cette fenêtre, encadrée d'un drap noir, de l'immeuble d'en face... Aussitôt une foule de badauds, silencieuse, commença à encercler le lieu de l'accident. Alors qu'il enlevait son chapeau melon, comme pour se recueillir devant l'innocente victime, certains témoins crurent discerner deux imperceptibles cornes rouges sur la tête ronde du petit homme au complet gris et l'entendre prononcer ces paroles insolites : « Enfin je t'ai harponné, ton âme m'appartient désormais, ta veine légendaire cette fois ne suffira pas, et j'ai une dernière bonne nouvelle pour toi : Bienvenue en Enfer... Victor Lebecq ! ».

Puis, se penchant vers le corps du clochard, il ramassa le minuscule couteau rouge tombé de la poche de la dépouille, ravi de le récupérer depuis si longtemps, en aussi bon état... « Et une bonne Toussaint 54 ! » conclut-il...



## Maudit prénom!

Mais qu'est-ce qui leur a pris de m'affubler d'un nom pareil! On n'a pas idée! Les gens devraient réfléchir à deux fois avant de doter leurs gamins de prénoms importables, qui provoquent la risée générale depuis la petite école jusqu'à l'âge adulte, sans parler des surnoms tous plus ridicules les uns que les autres. Moi, c'était Vanvan ou Gégé, tu parles d'un cadeau! En plus, ce «beau» prénom, comme disait ma mère, n'était pas français, d'où des questions à n'en plus finir sur mes racines auxquelles j'aimais mieux ne pas penser, le moins possible en tout cas. C'est la faute de mon père, c'est lui qui m'a baptisé de ce nom étrange, en complète contradiction avec son attitude puisqu'il s'est barré très vite après ma naissance, nous laissant nous débrouiller ma mère et moi. Le cher homme était grec, un roi de l'entourloupe, paraît-il, ses beaux discours, ses fausses promesses, son accent chantant, son bouzouki dont il ne se séparait jamais et sur lequel il jouait des mélodies entraînantes ou nostalgiques, tout cela avait ébloui, séduit ma chère mère. Leurs relations étant devenues vite fort intimes, il y avait eu quelques mois plus tard un résultat braillard et goulu à leurs ébats répétitifs. Le «résultat», c'était moi. Mon père était si fier de son dauphin qu'il me prénomma Evangelos, «bonne nouvelle» en grec. En fait, ce terme vient plutôt du latin: «evangelium», car en grec ancien, c'est «euaggélion», mais la signification est la même «Bonne nouvelle», tu parles! Ce fut plutôt une malédiction puisque mon géniteur s'est tiré bien vite, sans demander son reste. Alors, ce prénom grotesquement ironique, me valant quolibets et surnoms en tous genres, j'ai voulu savoir d'où il venait, j'ai cherché, moi qui me moque éperdument des étymologies en général.

Devenu adulte, je n'en pouvais plus de ce prénom impossible. A chaque nouveau boulot - et j'en ai changé souvent! - c'était la même scie: «Evan....quoi? gelos? Epelez, monsieur! Mais d'où il sort celui-là, avec un nom pareil?» Ajoutez à cela que j'étais très typé méridional: yeux très noirs et boucles brunes, le teint basané. Heureusement pour moi j'étais grand et mince, pas du tout le style petit pot à tabac ventru. C'était déjà ça. J'ai fini par changer de patronyme, j'ai décidé que je m'appellerai Angelo et que je serai d'origine italienne. Après tout, je raccourcissais juste Evangelos, et entre l'«ange» et la «bonne nouvelle», il y avait une parenté indéniable. C'est ainsi qu'au fil de mes divers bourlingages, je me suis un jour retrouvé sur une île grecque: un enchantement! Eh oui, malgré mon refus, mon rejet de cette terre d'origine, tout me parlait en ces lieux: la mer immense au bleu profond, les maisons blanches aux portes et aux volets aussi bleus que la mer. L'île m'offrait un véritable opéra de senteurs multiples: figuiers, plantes grasses, fleurs et même odeurs de crasse émanant de certains recoins douteux. Rien ne provoquait le rejet, tout, jusqu'à la langue, me semblait familier, heureux. Sur les quais, au milieu des tavernes où j'allais boire de l'ouzo, je rencontrais souvent un vieil homme, un joueur de bouzouki au sourire édenté: je lui donnais la pièce, je lui payais un verre, je l'écoutais parler sans comprendre, mais avec délice. Il aurait pu être mon père, mon vagabond de père!

Il a bien fallu rentrer. Angelo, le faux italien, a retrouvé ses chaînes: un boulot sans surprise mais assez bien payé, la grisaille du nord, une vie solitaire et sans joie. Pas question de « fonder un foyer » comme on dit. J'avais des aventures sans lendemain. Qui dit femme dit enfant, et je n'en voulais pas, un refus viscéral, et probablement, en dehors de ma pauvre liberté, la peur d'être incapable de l'élever et de l'aimer vraiment. Un jour, traînant mon ennui et ma solitude jusqu'à la machine à café, je tombai sur une fille, une jeune femme plutôt, nouvelle dans la boîte. Je lui dis poliment quelques mots. Elle me répondit sur le même mode, avec un accent chantant qui m'étonna et me plut. Elle était assez grande, brune avec des yeux noirs en amande, la peau mate. Ce fut tout. Et puis un soir, je la retrouvai au troquet d'en face où la boîte organisait un pot pour un départ à la retraite. On a discuté, longtemps, c'était simple et naturel, elle ne faisait aucune manière. Je crois qu'Angelo, l'italien, lui était sympathique. Les collègues commencèrent à me regarder d'un air goguenard, à faire quelques réflexions douteuses sur mes fréquentations. J'eus même droit au couplet sur le mâle italien, séducteur impénitent, à la palabre facile. Je décidai d'en rester là et d'éviter la jeune femme. Quelques temps après, un après-midi, je la vis arriver dans mon bureau un peu gênée. Après un échange de répliques banales, elle me tendit en hésitant un portefeuille en cuir fauve : c'était le mien. Comme je la regardais, les yeux ronds, elle me dit de sa voix chantante : « tu l'as oublié près de la machine à café, il était par terre, ouvert sur ta carte d'identité. Après une légère pause et en baissant la voix, elle ajouta : « c'est beau ce prénom, Evangelos, plus beau et moins banal qu'Angelo. Dorénavant, si tu le veux bien, je t'appellerai ainsi. »

« Et toi, dis - je, quel est ton nom? » Je ne le lui avais jamais demandé .

« Je m'appelle Monika, moi aussi je suis d'origine grecque. Tu es « la bonne nouvelle » et moi je suis celle qui est seule, unique, c'est ce que mon nom signifie. Ne crois-tu pas que l'on pourrait s'entendre au lieu de se fuir ? » Et puis, en rougissant délicieusement sous son hâle: « tu pourrais être comme une bonne nouvelle dans ma solitude. »

Je m'appelle Evangelos Samios, je n'ai plus honte de mon nom, et je suis grec. J'aime celle qui m'en a fait don à nouveau : Monika Mandopoulos. Elle est unique, elle est la seule, et j'espère être à jamais pour elle, porteur de bonnes nouvelles.

Bonne nouvelle, bonnes nouvelles ! Comme vous y allez !!

Facile à dire. Moi, MARTIN GEFFROY, 50 ans présentateur du journal télévisé, je n'ai que des mauvaises nouvelles à annoncer et cela fait un sacré bout de temps qu'elles tombent sur le monde comme une pluie acide.

A la direction de la chaîne ce matin lors d'un debriefing :

Ils sont presque tous là, mes collègues, mes amis de longue date, sourire de façade, certains baissent carrément la tête, on ne me regarde pas dans les yeux. Atmosphère tendue.

Fred pote de toujours présente lui le journal du week-end.

Fred mon alter-ego prend la parole :

- Martin, bonjour, comment vas tu en ce moment, tu ne sembles plus vraiment dans le coup. Où sont passés ton enthousiasme, ton charisme, ta belle énergie ?

L'audimat faiblit mon vieux, as tu des ennuis de santé, de famille ? Si tu nous parlais, nous sommes là tu sais pour t'aider à remonter la pente, enfin bon dieu réagis ! Parle nous.

Ses gestes, le ton de sa voix, tout sonne si faux.

Le silence autour de moi soudain devient glacial.

On me demande quoi au juste, de changer de ton, de tête, je ne passerais plus très bien à l'écran.

Je serais trop morose, trop fade sans aucun relief.

Qui tire les ficelles de ma marionnette ?

Leurs mots, leurs regards si faussement empathiques sont aussi violents que des coups de poing, autant de claques au cœur.

Je mène sens comme un poushing ball.

Dîtes moi vous si vous savez comment rester de marbre devant toutes ces horreurs, ces drames et mensonges au quotidien.

Souvenez vous de ce présentateur sur la une Roger Gicquel annonçant le crash du DC10 de la Turkish air ligne en 1974. Brocardé dans les médias, on pouvait lire ceci dans la presse :

(vu la tête de Gicquel, l'avion a dû lui tomber sur les pieds !)

Messieurs les journalistes, venez donc faire vous ce sale métier.

Je ne peux plus faire semblant et c'est vrai je suis devenu ce triste pantin comme ils disent.

A la machine à café, on me regarde en coin, on chuchote, les commérages vont bon train, il y a du limogeage dans l'air, j'entends parler de burn out.

Je suis en place depuis longtemps, trop longtemps, mon poste est convoité. Nonobstant mon ancienneté, je fais sans doute partie de la prochaine charrette. Belle entourloupe ! Je m'en fous, que leur volonté soit faite.

Laminé, éreinté, perdu dans ses sombres pensées, Martin Geffroy quitte les studios; il rentre chez lui à pas lents, le dos voûté, tête vide, silhouette de vieillard et malgré la douceur de cette fin d'après midi, il a froid et réalise qu'il porte bien son nom.

Ce soir, il dînera avec sa femme Elise et ses deux enfants, écoutera d'une oreille distraite les joutes verbales très animées des deux adolescents. Deux ados dans leur bulle n'ayant pas vu le mal être de leur père. Un père ayant très bien su donner le change pour les protéger.

Ils sont tous à table ensemble mais il n'est pas là...

Elle, l'observera à la dérobée et son regard absent lui serrera le cœur. Martin ne va pas bien, sa solitude, sa détresse sont abyssales et les racines de son mal si profondes.

Ils se sont couchés tôt, poste de télé éteint, ne plus voir cette maudite lucarne.

Il s'est endormi dans les bras aimants de sa femme, la petite pilule va l'aider à dormir, s'apaiser peut être, mais pour lui demain sera encore une autre nuit. Il ferme les yeux soupire et dans ce soupire on entend bien plus que des mots.

Martin rêve, rêve du treize heures de demain où il pourrait dire ceci :

Mesdames et Messieurs bonjour

Voici les titres :

Très bonnes nouvelles aujourd'hui,

- Chômage : très net recul du nombre de demandeurs d'emploi
- Un tunisien sauve un enfant suspendu au huitième étage d'une tour HLM
- Accueil chaleureux de réfugiés syriens dans un village du lot
- La commission européenne a voté l'arrêt du glyphosate
- Le petit Marc disparu depuis 8 jours a été retrouvé sain et sauf
- Nette régression des violences conjugales
- Réquisition d'immeubles vides dans la capitale pour les mal logés
- Donald Trump président des états unis a perdu les élections
- Israël signe un traité de paix avec la Palestine
- Découverte du vaccin contre le sida

Il est 8 heures ce matin là

Elise cadre d'entreprise part travailler et dépose les enfants devant leur lycée,

Martin partira vers 9 heures pour le journal de 13 heures.

Ils se sont embrassés tendrement se souhaitant une bonne journée.

Dossier important oublié, elle est revenue à la maison.

Ses archives sont au sous sol.

Tétanisée, figée sur les premières <sup>rampes</sup> de l'escalier, visage blême, cri de terreur coincé dans la gorge.

Elle le voit...

MARTIN GEFFROY S'EST PENDU.

## Des moustiques jusqu'à Noël...

### Année 1980

L'hôtel était de 1<sup>ère</sup> catégorie, l'éclairage aussi.

Devant le miroir, j'écarquillais les yeux.

La nuit avait été courte entre excitation, bruits de la rue, inconfort du matelas...

La douche calma le feu qui s'était emparé de mon corps une partie de la nuit et apaisa ma peau.

Je me mis à sourire.

Dans deux heures, j'avais RDV avec une grande star du cinéma dans un palace parisien, proche du quartier de l'Opéra

Elle y faisait la promotion de son dernier film et moi jeune journaliste de province, j'avais été retenue au dernier moment, par la rédaction du journal « La Charente Libre » pour venir à Paris la rencontrer.

En arrivant en soirée, j'avais galéré gare Montparnasse pour prendre le métro, était descendue une station trop tôt avant Strasbourg St Denis où se trouvait mon hôtel.

Station Bonne Nouvelle, ces deux mots accolés appelant à la frivolité, m'avaient certainement donné envie de descendre sur le quai pour y fêter ma venue à Paris.

Ce matin, il n'était pas question de me tromper.

La demande de l'agent de Catherine D. était claire et stricte.

Pas plus de cinq questions en quinze minutes et interdiction d'aborder la vie privée.

J'arrivais au lieu de rencontre, le ventre en vrac.

Son attaché de presse m'accueillit avec le sourire. « Il vous faudra attendre un peu » me dit-elle gentiment, « voulez-vous prendre une consommation ? »

J'hésitais, une tasse de thé aurait été la bienvenue, mais j'ignorais les us et coutumes des palaces et prise de peur de ne pas savoir me comporter avec le petit sachet, je commandais lâchement un Perrier sans rondelle de citron, celle-ci aurait représenté une autre épreuve !

Je pris le temps d'observer les lieux, les fleurs chamarrées du papier mural donnaient un air bucolique à la pièce et atténuaient le luxe un peu trop claquant à mon goût.

J'eus peu de temps pour me concentrer que déjà sa collaboratrice venait me chercher.

Catherine D. était assise là devant moi, me tendant la main et m'invitant à m'installer face à elle.

Je l'observais à la dérobée.

« C'est un de mes meilleurs rôles me dit-elle. » Elle continua rompue à l'exercice.

Je me délectais en pensant que ma présence était une imposture, je venais de si loin sans ouverture véritable sur les arts, le cinéma.

Soudain, je la vis de sa main gauche effleurer sa nuque, y revenir encore.

Le geste était élégant.

Elle semblait à la recherche de je ne sais quoi.

Puis je perçus chez elle à la manière dont son poignet bougeait, un léger agacement. La pression dans le cou s'accroissait.

Je sentais qu'elle décrochait verbalement, l'esprit ailleurs.

Elle semblait soulager un fourmillement très inopportun près de la racine de sa splendide chevelure

Je sentis moi-même un léger picotement reprendre sur mon genou gauche.

Je m'appliquais à calmer la démangeaison qui gagnait du terrain en y appuyant fermement mes doigts.

Son assistante nous observait, le regard fixé au cadran de sa montre.

Elle me fit signe que le temps qui m'était imparti, touchait à sa fin.

Je bouclais l'interview par une phrase convenue : « je vous remercie Mlle... » Et je me levais assez hâtivement.

Trop rapidement, un pan de ma robe relevé découvrit le placard rouge, à sang de mon genou.

Les yeux de Catherine s'y portèrent.

« Vous aussi ! Un moustique cette nuit ? » Me dit-elle avec un grand sourire.

Ce vécu commun l'autorisa à me glisser « à bientôt peut être ! ».

Dehors le soleil brillait, c'était une belle journée.

Un insecte diptère qui se foutait des règles de bienséance, venait de nous rappeler à toutes deux, la petitesse de notre existence.

Aout 2017

Catherine D. et Gérard D. sont venus présenter au festival d'Angoulême leur dernier film commun depuis 1980.

Je suis devenue rédactrice en chef du journal.

Sur les marches du cinéma, nous avons échangé une poignée de main.

J'ai cherché dans son regard une connivence, je n'y ai rien trouvé.

Octobre 2013 :

Comme une entourloupe, un entomologiste du muséum d'histoire naturelle prévoit des moustiques jusqu'à Noël... « Trouvant suffisamment de chaleur pour survivre et assez d'eaux stagnantes dans le métro pour se développer. »

La traversée des Mille-Lieux Originaires.

Les flots tout autour -soudain- se sont mis à tourbillonner. violemment.

Son corps dévisse. Ça tourne, ça vire, ça entraîne. Vertigineusement !

Partout, c'est un tumulte de bruits effrayants : des crissements, des claquements, des fracas métalliques qui dardent sa chair. Des roulements, des craquements écartèlent ses appuis autour et le martèle de l'intérieur. Des bips stridents le percutent.

C'est un déferlement incohérent de timbres connus et inconnus.

Les battements réguliers qui jusque là animaient harmonieusement son quotidien sont entraînés dans un galop infernal. Ses rythmes internes s'accélèrent en écho.

Tout ce vacarme chaotique sonne, résonne autour, dehors, dedans.

Ça heurte ses tympans, ses tempes; ça secoue son squelette, sa tête; ça cogne sa peau, son dos; ça agite toute son ancre, son ventre.

Emporté dans le cyclone, en nage, il se crispe et déglutit. Un flot pimenté de douleur, abruse ses joues, décape ses narines, son palais, brûle sa gorge, tout son intérieur.

Enfin la tornade s'apaise. Des bruits plus familiers lui parviennent recouverts par leur habituel amortissement ouaté qui le rassure un peu.

Des touchers caressants viennent à sa rencontre, bercent son univers de douceur liquide, lui redonnent une enveloppe tactile.

La voix qui lui est la plus intime chante, elle chante un opéra mélodieux, soyeux comme une couverture moelleuse. Elle le rassemble, elle lui apporte une matrice sonore.

Brutalement, un nouveau hurlement. Un maelstrom de spasmes incoercibles l'aspire. C'est serré, serré, il est écrasé, projeté dans un gouffre puis dans un étroit tunnel aux parois oppressantes.

Un cri déchirant le transperce ; au même moment, un étau glacial lui enserre le crâne et le tire, petit dauphin arraché à son monde aquatique.

Brusquement l'espace : un abîme abyssal, sidéral. Le froid glacial d'un milieu étrange, étranger, transit tout son corps. Ses petits poils agglutinés n'arrivent pas à le protéger de ce vide aérien où il vient d'être propulsé, expulsé, dans un environnement énigmatique. Inconnu. Sec.

Dans un spasme, il déglutit. Un vent déshydraté, cristallisé, s'engouffre entre ses lèvres, l'air givré lacère sa bouche, picore l'intérieur de ses joues.



Entre ses muqueuses , il y a un trou. Vide. Il repousse l'air entre cri et douleur.

Tout autour, c'est lourd, pesant. Il chute. Écrasement originel.

Une chaleur tiède et moite arrête son effondrement : il est recueilli en un nid de chair qui le porte, le transporte puis le pose sur un velours d'odeur et de douceur rythmées de respirations-palpitations connues qui le contiennent de nouveau.

Il retrouve un cocon.

Il ouvre ses yeux pour la première fois dans cet environnement sec et vide, et il s'accroche au regard nouveau et éternel de sa mère, cette intime étrangère.

La mère, elle, contemple incrédule ce regard globuleux qui s'agrippe au sien. Elle ne se reconnaît pas dans ce nouveau-né écrevisse, écarlate. Sa chair qui a déchiré sa chair l'a trop chamboulée. Toute troublée, les yeux embués de larmes, son bébé devient trouble. Son regard de batracien la dévore, l'engloutit. Il la veut toute, mais elle ne veut pas.

Elle ne peut pas vraiment le connaître ni le reconnaître ce bébé qui vient de naître : est-ce vraiment le sien ? C'est trop ! Elle abandonne. Elle l'abandonne.

Elle s'abandonne aux vapeurs d'un état semi comateux.

« J'ai une bonne nouvelle ! Peter est né au petit matin.... Il va bien. Sa maman aussi. »

Une voix masculine, au loin, la tire un instant de son état stuporeux.

Elle la reconnaît, sans tout à fait la reconnaître... C'est celle de son mari ?

La voix du père claironne au téléphone. Nonobstant le réel brut, il transforme cet écartèlement en « bonne nouvelle »

Une bonne nouvelle ?!...

Ainsi annonce t'il la naissance.

Elle perd de nouveau con-naissance.



## LA VIE EST BELLE

Il faut chanter, il faut sourire,  
Il faut du soleil plein la tête,  
Il faut trouver les mots pour dire  
Que la vie est comme une fête !

Dessignons nos vies en couleur,  
Gommons le noir de nos idées,  
Oublions, un peu, nos douleurs,  
Avançons d'un pas décidé !

La vie est comme un opéra  
Dont nous créons la partition,  
A nous de retrouver le "la" :  
Jouer juste est notre ambition.

Nonobstant quelques fausses notes,  
Sachons éviter l'entourloupe.  
Si la vie est un peu pâlotte,  
Ramons ferme dans nos chaloupes.

Nous verrons bien quelque dauphin  
Corail-racine, plante des mers,  
Angelot ou bien séraphin,  
Etre magique et éphémère !

Ils chasseront la crasse noire  
De nos pauvres vies abîmées  
Et nous retrouverons l'espoir  
D'un autre futur animé !

Croyez donc en notre avenir,  
Ecoutez ma bonne nouvelle !  
Entendez ce que je veux dire :  
J'en suis sûre, la vie est belle !



## NAISSANCE

« Mon cher ami,

C'est avec un immense plaisir que je vous annonce, par ce pli déposé grâce à mon fidèle majordome, une bonne nouvelle ! Il s'agit de la naissance du fils de notre protégée. Vous qui avez tant attendu cet heureux dénouement, vous serez ravi d'apprendre que la mère et sa progéniture se portent à merveille ! Je sais quelle mine réjouit vous faites en lisant cette lettre tant nous avons l'un et l'autre craint pour leur santé. Aussi, laissez-moi vous narrer cet évènement.

*Flânerie au parc  
elle sonde son ventre rond  
lune montante*

Ah ! Vous qui connaissez bien notre Fifi, quel bonheur de voir son abdomen s'épanouir jour après jour. Elle ne cessait de réclamer de longues promenades, même si cela m'était difficile à organiser en fonction des heures d'ouvertures au public selon l'un ou l'autre parc. Il me fallait ménager sa beauté au regard du monde. Vous connaissez sa nature sauvage. Elle n'aime pas être un objet de curiosité. Surprendre des regards se poser avec insistance vers sa robe soyeuse, sa parure rousse, ses formes avantageuses est une épreuve pour elle. Alors à chaque sortie je la ménageais le plus possible, écartant çà et là quelques racines branchettes ou autres détritiques qui auraient pu la gêner. Autant vous dire que dans ces conditions, il ne m'était même pas envisageable d'aller à l'Opéra ! Parfois Fifi prenait quelques poses alanguies qui m'inquiétaient. Aucune plainte pourtant n'émanait de sa part et notre bon ami, le docteur Colibri parvenait toujours à nous rassurer. Il est vrai que ne pas comprendre son langage ne nous facilita pas la tâche.

*Les yeux vers l'étoile  
elle consulte l'oracle  
son ventre remue*

Comment pourrais-je vous remercier d'être revenu de votre long périple des pays du sud avec cette merveilleuse créature ! Lorsque vous me l'avez présentée, je fus irrémédiablement séduit par son charme exotique. Lorsque j'ai fait sa connaissance, j'ai demandé à mon jardinier d'ôter toute crasse inutile dans les allées. Ainsi elle et moi pouvions nous apprivoiser en toute quiétude. Peu après, qu'elle ne fut pas ma surprise de la savoir porteuse d'un heureux évènement établi bien avant son arrivée en France ! Mais que voulez-vous, mon humeur redevenue joyeuse et pleine d'espoir, je ne lui en fis pas grief. Bien au contraire, je l'entourais de mille attentions, lui proposant les mets les plus délicats afin qu'elle se sente le mieux possible. J'étais émerveillé d'attendre à ses côtés l'arrivée d'un nouvel être.

*Un plat puis un autre  
toujours plus de voracité  
sieste bucolique*

Puis comme le savez car je vous ai alerté par un pli désespéré alors, il y eut ce terrible épisode où elle se retrouva dans un état que je ne lui connaissais pas. Un matin, je l'ai retrouvée étendue sur le sol, de côté, sans qu'aucun mouvement ne l'anime. Le docteur Colibri eut bien du mal à comprendre ce qui lui arrivait puisqu'elle ne répondait à nos questions que par des grognements répétés, des soupirs étranges, des bâillements à n'en plus finir. Heureusement notre bon docteur eut le bon sens de lui faire prendre l'air plus souvent et notre Fifi sortie de sa torpeur dès qu'elle aperçut les écureuils bondir d'arbre en arbre, les lapins gambader (exagérément vite il me semble). Son rétablissement fut total lorsqu'elle put rencontrer l'un de ses compatriotes arrivé quelques mois avant elle. C'est incroyable ce que ce rapprochement lui fit comme bien. J'en vins à envier leur complicité car elle m'ignorait quelque peu. Mais que n'aurais-je pas fait pour qu'elle s'épanouisse !

*A la nuit tombée  
une étoile file vite  
vers une délivrance*

Par une nuit sombre il y eut une telle effervescence ! On m'avertit que le travail de Fifi avait commencé. Le docteur Colibri, que je trouvais curieusement fébrile (je me suis demandé s'il avait déjà reçu dans ses bras un nouveau-né ?) m'interdit tout accès à sa porte. Autant vous dire que je n'en menais pas large ! Ce fut le début d'heures interminables pendant lesquelles je compris à quel point j'étais attaché à cette adorable créature. Ne supportant pas l'idée qu'elle subisse autant de douleurs alors que je me retrouvais là, impuissant. Au petit jour, on vint me chercher et je courus vers elle. Je dû me frayer un chemin en bousculant quelques genoux et épaules au passage. Le personnel attendait là. Lorsque j'arrivais enfin auprès de notre merveilleuse Fifi, bien qu'elle respirât faiblement son œil vif me rassura. Recroquevillée sur elle-même je ne distinguais pas très bien la fin de son être et le début de sa progéniture. Et voilà qu'un milieu d'une touffe de poils émergea la tête du petit ! Je vous annonce l'extraordinaire naissance de Filipe 1<sup>er</sup> !

*Mère alanguie  
tout contre elle sa descendance  
repu de lait*

Quel bonheur ! Cessez, séance tenante, toute affaire et venez vite nous voir ! la fête sera éclatante ! J'envoie derechef un communiqué à la presse qui est elle aussi conviée aux festivités ! Des clichés de la famille vont être réalisés dans la journée et les jours suivants afin de suivre la croissance de Filipe 1<sup>er</sup> !

En m'offrant Fifi, que vous avez ramené avec vous d'Afrique, vous m'avez comblé d'une grande joie ! Il y a quelques mois encore, jamais je n'aurais cru que mon zoo privé accueillerait le petit de cette superbe lionne !

*Premier jeux  
un lionceau turbulent  
sous de grosses pattes*

Bien à vous, votre ami dévoué,  
Le comte Desfélins »

# Juste cinq

Voilà, je viens de fermer la porte de l'appartement de Mme AUDRIN situé dans le 9ème arrondissement de la capitale, au numéro 3 de la rue d'Athènes précisément. Dehors, l'air est glacial en cette fin de journée du mois de décembre. Il est tout juste 18h00 lorsque j'emprunte, tristement, le chemin habituel pour rentrer chez moi..

Ces deux derniers mois, n'ont pas été très empreints de joie; précisément depuis le décès ma grand-mère, Julienne. La seule famille qu'il me restait...Elle m'a élevée, soutenue, et aimée mieux que quiconque. Je lui dois tout ... Ma petite Mamie me manque tant ! J'essaie de me consoler, non sans mal, en me disant qu'elle aura tout de même eu une longue vie bien remplie. Rendez-vous compte qu'à cinq jours près elle aurait atteint l'âge canonique de 104 ans! Je repense encore à ses histoires qu'elle me contait avec passion, son regard s'illuminant et son corps s'animant d'un coup d'un seul lorsqu'elle se remémorait tous les bouleversements qui avaient jalonné son existence durant ce siècle : deux grandes guerres mondiales, l'avènement de l'Europe, le premier pas sur la lune et toutes les avancées technologiques...Sans aucun doute, a-t-elle eu besoin de repos après toutes ces émotions et ces péripéties. Cette grande dame aurait bien mérité que je n'arrive pas en retard à son installation dans sa dernière demeure. Et c'est là ma plus grande peine ! J'aurais tant voulu voir son doux visage une dernière fois. Cinq minutes, cinq petites minutes .... J'ai pourtant tout fait pour être à l'heure, mais les bouchons et les feux rouges interminables se sont succédés, les piétons traversant n'importe où également et... et... et voilà la police qui m'arrête pour excès de vitesse de cinq kilomètres heure, cinq petits kilomètres heure ....

Depuis ma vie est quelque peu perturbée. Je suis allée au travail encore aujourd'hui mais le cœur n'y est plus. Tous les jours, j'effectue mes tâches ménagères et mes soins machinalement et sans entrain. Les personnes démunies dont je m'occupe quotidiennement ressentent cette détresse et souffrent, elles aussi, du déficit d'affection que je leur manifeste, de cette chaleur humaine qui m'a désertée et qu'elles sont en droit d'attendre en faisant appel à nos services d'aide à la personne. Comme elles, je me sens si seule. Je n'ai plus personne à qui raconter mes journées, à qui confier mes joies, mes peines et je ne vois plus les yeux de grand-mère se plisser de malice, son plaisir parcourir son visage en mangeant avec gourmandise le marron glacé dont elle était si friande et que je lui apportais secrètement malgré les recommandations du médecin. Je n'entends plus sa voix chaleureuse et douce lorsqu'elle me parlait de ses journées, dans sa maison de retraite, entourée de ses amies amatrices de jeux de cartes. Elle était heureuse et je l'étais pour elle... Mais voilà elle n'est plus là et sa lumière ne réchauffera plus mon cœur.

Je n'ai pas vraiment hâte d'arriver chez moi ce soir, et c'est ainsi que j'erre dans les rues de Paris en compagnie de son fantôme bienveillant et familial. Mamie et

moi y faisions souvent de longues promenades au temps où marcher ne la faisait pas trop souffrir et j'aimais beaucoup l'écouter me narrer son enfance mais aussi m'enseigner tout son savoir sur Paris et son Histoire. C'est pourquoi la ville lumière et ses grands monuments m'ont toujours fait rêver ...Nonobstant l'absence de Mamie, je décidai en sa mémoire de savourer toute cette beauté en passant, pour commencer, par le grand opéra Garnier si majestueux avec ses magnifiques statues d'or. Je me surpris à imaginer, les aristocrates de la fin du XIXème, élégamment vêtus, s'empresse d'assister à son inauguration en 1875, levant leurs yeux émerveillés et éblouis par tant de richesse tels des enfants ! Il m'aurait plu d'en être. Tout comme j'aurais voulu vivre la naissance du métropolitain 25 ans plus tard me dis-je, en observant le flot ininterrompu de gens pressés disparaissant dans la bouche avide d'un monstre souterrain jamais repu. Nous n'y pensons plus aujourd'hui mais quel événement cela a dû être pour tous ces parisiens. Et dire que Mamie a vu, si ce n'est la naissance, du moins l'incroyable progression du cheminement des rames sous terre rejaillissant ci et là ! Mais tu n'es plus là pour en parler songeai-je tristement.

Je me dirigeai maintenant, sans même y penser, vers le Louvre. Comment ne pas rendre hommage à ce monument inestimable, héritage de notre passé, devenu musée au lendemain de la Révolution. Nous l'avons visité plus d'une fois mais jamais nous ne nous en sommes lassées. En arrivant devant lui je ne pus me résoudre à aller plus avant, tant l'émotion me submergea. C'est ainsi que je bifurquai sur ma gauche pour traverser, un peu plus loin, le Palais Royal. Assises sur un banc, nous devisions du temps jadis où la petite fille qu'elle était venait y jouer. Elle aimait à penser que le dauphin, futur Louis XIV, y venait aussi s'amuser en son temps. Les jeux d'enfants n'étaient peut-être pas les mêmes, mais en fermant les yeux, on imagine aisément leurs cris et leurs rires intemporels résonner au cœur de la capitale.

En quittant ce lieu paisible, je pris le chemin du Sentier pour ne plus avoir à penser. Mais le cerveau ne connaît pas de repos, et tout en marchant son souvenir m'envahit encore et encore. Je suis sûre que nous aurions encore tant de choses à nous dire et je ne peux m'empêcher de penser qu'elle doit m'en vouloir pour mon retard de cinq minutes à notre dernier rendez-vous. Moi, je m'en veux terriblement. Mais je t'en veux aussi Mamie de m'abandonner m'énervai-je en mon for intérieur. Tu m'avais dit que tu serais toujours là pour moi... toujours !!!! Tu ne m'as pourtant jamais menti .... Mamie je me sens si seule sans toi...

Tandis que je m'engage sur la chaussée, perdue dans mes pensées je ne vois pas les feux de la camionnette de fleuriste qui arrive à vive allure sur ma droite. Et alors qu'il me reste juste cinq pas à franchir pour atteindre l'autre côté de la rue, je suis percutée violemment et projetée contre les grilles vertes du métro.

Ironie du sort ou heureux présage, j'ai juste le temps de voir, au travers de ces grilles, inscrit en lettres blanches sur fond bleu, le nom de la station : Bonne Nouvelle.... Oh Mamie !